

Doutes des Pirroniens.

Premierement

Si la Religion est formée, où vient de Dieu ; où bien si
c'est un artifice des Hommes Politiques.

Secondement

En suposant que Dieu en soit l'auteur ;

Savoir, qu'elle est la Veritable, et celle qu'il faut choisir,
d'entre le grand nombre des Religions differentes qui sont
répandües par toute la Terre.

Source: éd. Fernando Bahr, d'après le ms Bruxelles, Bibliothèque royale 15191.

I. Doute

Si la Religion n'est pas une invention des Hommes.

Le premier doute consiste à savoir : Si la Religion n'est pas une invention humaine pour rendre les hommes meilleurs, par la crainte des châtimens que les Dieux peuvent leur infliger. Plusieurs philosophes ont été de cette opinion. Car étant certain que toutes les actions humaines roûlant sur la crainte du mal, (la douleur,) et l'espérance du bien (le plaisir ;) pour empêcher les hommes de transgresser les Loix qui déffendent de faire certaines choses, on à établi dans le monde divers châtimens et des peines différentes, entr'autres celle du déshonneur, qui est très sensible à l'homme naturellement vain. Mais nonobstant cela la malice des hommes pouvant trouver des inventions pour tromper la vigilance des Magistrats, ou par la force se mettre au dessus des Loix, et par conséquent ôter le pouvoir de les condamner juridiquement, c'est pour cela qu'on a inventé : *La crainte des Dieux, où d'un Dieu rémunérateur des bonnes ou des mauvaises actions.* Cependant outre toutes les autres difficultés que je vais vous proposer par la suite, qui servent à apuyer leur doute. Outre cela, dis-je, ils tirent encore occasion de douter, de ce qu'ils voyent que les Dieux ne châtient pas les riches dans ce monde, lesquels jouïssent de toutes sortes de plaisirs et de commodités, pouvant aussi se moquer des Loix et de la Justice. Ils sont malades à la verité de replétion de viandes et de voluptés : mais c'est un ordre naturel, que la debauche outrée cause des incommodités. Au reste de remettre les châtimens à l'autre monde ! Si vous ne le croyés pas ? Allés-y-voir.

II. Doute

Sur l'existence d'un Dieu Remunerateur.

Il ne faut pas donner aux Pirroniens plus de ridicule qu'ils n'en ont, d'autant plus qu'il ne faut compter dans le nombre des vrais philosophes de cette secte, que ceux qui ont quelque teinture de bon sens et de philosophie ; et non pas les ignorans qui parlent à tort et à travers, et auxquels par des argumens captieux on fait dire tout ce qu'on veut. Les

véritables et bons Pirroniens ne doutent point de l'existence d'un Dieu, dans le sens qu'on doit prendre le mot *Dieu*, lequel signifie proprement le Premier Être Eternel de qui tout provient. Ils ne doutent pas non plus de nôtre existence (comme on le veut faire croire,) ni de celle de l'Univers : aussi bien que de l'existence réelle d'un premier et souverain Être, ainsi que je viens de le dire. Ils doutent simplement de savoir, si tout ce que nous voyons, est tel qu'il nous paroît.

Ils admettent donc un Premier Être de qui tout provient, et par conséquent, *ils admettent un Dieu*. Mais ils doutent seulement des fonctions et des attributs dont les hommes l'ont revêtu, ou qu'ils lui attribuent pour mieux m'exprimer. La principale raison qu'ils ont d'en douter, vient de ce que les philosophes, lesquels de tous temps ont taché de faire la découverte de ce premier Principe, paroissent embarrassés sur cet article, et même se contrarient fort entr'eux.

Par exemple : La plûpart des anciens ont supposé que la matiere étoit éternelle, animée d'un nature mobile et intelligente, qui étoit inseparablement unie, et comme identifiée, avec la matiere ; laqu'elle par la vertu de cette âme, où Vertu interne, se mouvoit d'elle-même. Dans ce sens-là *la matiere animée*, (aussi bien que l'Univers qu'elle compose,) *seroit Dieu*. Cette opinion a été suivie par les Ecoles les plus fameuses, telles que celles des Academiciens, des Stoïciens, des Pitagoriciens mêmes, aussi bien que par les véritables disciples du grand Democrite : Le juif Spinoza de nos temps a renouvelé cette Doctrine, et il à eû des sectateurs. Epicure au contraire à ôté du monde l'âme intelligente, que les autres admettoient dans la matiere ; selon lui, Dieu n'est qu'un Premier principe insensible et insensé, formé par les simples atômes de pièces, et de figures infinies. Aristote, Protagore, Diodore, et quelques autres, ont dit : Que cet ordre qu'on apelle Nature étoit éternel, et que tout provenoit de ce premier principe matériel, dont on ne connoît pas la nature ; le même Aristote à admis l'éternité du monde, et de tout ce qui est en lui : De maniere que le principe de l'homme étoit l'homme, le principe du cheval étoit le cheval, lesquels provenoient des autres hommes et des autres chevaux, qui auroient existé de toute éternité. Plutarque prétend que Platon a été de pareil sentiment ; qu'il n'a décrit même dans le Timée la formation du monde, (comme il avoit eû un commencement,) que pour mieux faire entendre comment la Cause Agente, ou cette force Divine et intelligente qu'il apelle Dieu, avoit formé les Êtres ; ce qu'on ne pouvoit faire qu'en supposant, que les choses avoient commencé d'être.

Xenophanes, Melissus, Parmenides, Zenon Eleate, ont dit : *Que Dieu étoit un Être immuable, éternel, lequel n'a rien de semblable et de commun avec les hommes.* Xenophanes ajoute à cette définition, qu'il est de figure ronde. Il se moque aussi des hommes qui le peignent à notre ressemblance, disant : Que si un Bœuf pouvoit peindre cet Être Divin, il le peindroit à son image et similitude. Enfin Diodore, Protagore, Épicure, et quelques autres, ont dit : *Qu'il n'y avoit point de Dieux.* Par où il paroît que les uns ont admis un seul Dieu, les autres plusieurs, et quelqu'uns point de tout. Sur quoi il semble qu'on peut conclure : *Que les hommes son fort embarrassés sur la véritable connoissance de la Nature de Dieu, aussi bien que de savoir quel est cet Être Divin en lui-même ; comme aussi de connoître s'il n'y en à qu'un (où plusieurs) et quel est son emploi.*

III. Doute

De l'immortalite de l'Ame.

Pour connoître si Dieu est remunerateur après la mort, il faut savoir auparavant, s'il reste quelque chose de l'homme qui existe après lui : c'est à dire s'il y à en nous, comme on le croit, une ame immortelle et distincte du corps ; ou pour mieux me faire entendre, quelque chose qui soit semblable à nous-mêmes ; laqu'elle pense, se ressouvient, et que soit capable de sentir du plaisir et de la douleur, après que l'homme est mort.

Il n'y a rien de plus douteux, disent les Pirroniens, et qui soit contesté d'avantage parmi les philosophes. Le premier doute consiste à savoir, s'il y a quelque différence de l'âme del homme d'avec celle de quelque autre animal que ce puisse être. Quelqu'uns ont avancé que *l'homme seul à une âme immortelle.* Mais d'autres ont crû qu'elle venoit à tous les animaux, de *l'âme universelle du monde* ; ou pour mieux dire de cette vertu motrice qui est dans la matière, laqu'elle se meut d'elle-même, et ce principe moteur fait mouvoir, sentir, et connoître le corps qu'il compose. C'est pourquoi ils ont dit que la différence d'un animal avec l'homme, et de celui-ci avec son semblable, vient de l'organisation differente, comme aussi de la différence des liqueurs, desqu'elles se

forment les esprits animaux : Voilà l'opinion la plus commune. De maniere que l'ame seroit matérielle, Universelle, et commun à tous les êtres vivans.

Quelqu'autres ont soutenu que c'étoit *une substance différente, et distincte du corps*. Ils ont dit aussi, que les âmes étoient créées longtems avant les corps, lesquelles elles venoient animer, lorsqu'ils se formoient dans le ventre de la mère. L'on à crû longtems *que les âmes se produisoient par propagation*. Nous croyons nous autres, que *Dieu forme exprès pour chaque homme, une ame qu'il tire du néant, a fin d'animer le corps humain*, lorsque le mâle et la femelle ont fait l'action de la génération. L'on dispute de plus si Dieu met cet âme dans la semence à l'instant même, ou après : Cependant l'on tient en général que ce n'est que lorsque le Fetus à commencé de se former. Les uns disent sept jours après ; les autres plus tard ; et enfin ils poussent ce temps jusqu'à 40 jours, dans lequel terme le corps est tout a fait formé. Cette extraction de l'ame que Dieu tire du *néant*, a la difference des autres animaux qui tirent la leur du Principe Universel, qu'on appelle ame generale du monde ; cette extraction, dis-je, paroît plutôt une invention, pour distinguer l'âme de l'homme d'avec celle des bêtes qu'une verité certaine : d'autant plus que les animaux, comme je viens de le dire, tirent celle qui les anime de cette vertu mobile et sensitive qu'on appelle ame du monde. Même cette dernière opinion n'a été établie parmi nous, que cinq ou six cent ans après l'établissement de la Religion Chrétienne, ainsi qu'il paroît par les lettres d'Orosius à St. Augustin, de ce dernier à St. Jérôme, et par les voyages qu'Orosius fit vers ces deux Peres pour s'éclaircir sur cet article douteux, que ni l'un ni l'autre ne vouloit et n'osoit définir ; car on peut conclure par la lecture de ces Lettres, que les Églises étoient fort en doute et partagées sur ce point-là. Dans l'Occident on croyoit, comme nous l'avons déjà dit, que les ames venoient par propagation : c'est a dire que dans la semence de l'homme, il y avoit une étincelle de ce feu Divin, laqu'elle se multiplioit par les choses qu'on mangeoit, par le sang dont l'Embrion se nourrissoit, et par les autres nouritures ; de même que le feu se nourrit par les bois, et les autres matières combustibles. Mais parce que cette opinion auroit fait l'âme humaine semblable à celle des bêtes, pour en faire la différence on a contraint de croire : *Que la seule ame de l'homme est tirée du Néant par la Vertu Divine, et quelle est d'une Nature et d'une Essence tout a fait différente de celle des autres animaux*. Cette *Difference*, qui paroît plutôt accommodée au terme de ce qu'on veut que l'on croye, et fait par des raisons plus politiques, que véritables ; cette distinction, dis-je, donne lieu aux Pirroniens de douter, de la nature de

l'ame, et de ce qu'elle est en elle-même. Ce doute est encore augmenté par celui qui suit.

IV. Doute

Si le Principe qui fait l'Âme existe après la mort.

Plusieurs des anciens philosophes, comme Epicure, Protagore, Diodore, et d'autres, ont cru : *Que l'âme n'étoit pas un être distinct de la matiere ; mais que c'étoit la matiere même qui se mouvoit de diverses manieres.* De sorte qu'après que l'homme, ou l'animal, étoit mort, les particules du corps se dissolvoient en poussière pour former dans la suite d'autres corps ; dont les uns étoient censés animés, parce qu'ils faisoient certaines actions ; d'autres étoient apellés inanimés, parce qu'ils étoient immobiles et sans action. Cependant il y a eû des philosophes, entr'autres Thales, qui ont dit : *Que tous les corps, de quelque nature qu'ils fussent, étoient animés.* Ce que ce philosophe conjecturoit par l'aiman qui tire le fer, et par le succin, où ambre jaune, qui attire des corps legers ; de même que d'autres corps salins qui font l'attraction comme l'ambre, particulièrement quand ils sont un peu frotés. La grand Democrite paroît encore de cette opinion, en croyant : *Qu'il sort de tous les corps certaines images spirituelles et Divines, lesqu'elles nous inspirent du plaisir, où de la peine.*

Mais la plus grande partie s'étant persuadés par un raisonnement philosophique, que tout ce qui se produit doit venir de quelque Principe existant. La plûpart, dis-je, ont crû : Que comme tous les corps viennent d'un principe materiel, qui existe, et lequel ne peut pas s'anéantir ; de même ce qui fait sentir et connoître, (tant dans l'homme que dans l'animal,) vient d'un principe existant, et qui ne peut pas être anéanti. Car si la matiere pouvoit s'anéantir lorsque le corps se corrompt, il n'y en auroit plus a la fin ; à moins qu'elle ne se reproduisit en sortant du Néant, ce qui ne peut pas être. Semblablement ce qui fait sentir et connoître [suposant que ce soit quelque chose de distincte et tout a fait different de la matiere] ne peut pas s'anéantir : Dans ce sens l'ame qui est la substance qui fait sentir, ne s'anéantiroit pas ; mais elle seroit immortelle et existeroit encore après la mort. Ainsi l'on peut conclure par ce principe : *Que le corps ne s'anéantissant point, mais servant à former d'autres corps ; de même le principe qui forme l'ame d'un certain corps, sert à former l'ame d'un autre.* C'est peut être ce que

les Egiptiens et Pitagore ont voulu insinuer à leur disciples, sous le terme de la transmigration des âmes d'un corps à l'autre. Cependant il est à remarquer, que comme la plûpart des philosophes avoient grand soin d'enseigner une morale parfaite, afin d'entretenir la paix et l'union dans la société ; ils ont cru encore qu'il étoit nécessaire, de faire craindre aux hommes des châtimens après la mort, et qu'il étoit bon de les épouvanter, en leur montrant que s'ils étoient méchans, ils pourroient devenir des animaux malheureux, etc. De plus Pitagore enseignoit non seulement la frugalité par la metempsychose ; mais il vouloit que les hommes ayant horreur de tuer les animaux, et eussent encore une plus grande d'en faire autant à leurs semblables. Ce sont ces raisons qui ont porté Platon à admettre aussi la metempsychose à l'exemple de ce philosophe. Il à même imité Pitagore en tout, car il à admis des Enfers comme lui, pour punir les crimes atroces ; cependant ces Lieux de tourmens n'étoient pas éternels, ce n'étoit seulement qu'une espece de Purgatoire. Les Stoïciens ont dit que l'âme est une particule du monde même, (qui est animé comme on l'a dit,) laqu'elle après avoir duré encore un peu avec le corps apres la mort, elle s'éteint ensuite, parce qu'elle est une particule de ce feu celeste, où de l'Éter, qui se dissipe ; mais les ames des sages durent longtems, parce qu'elles sont d'un tissu plus fort que celles du vulgaire, etc.

Quoiqu'il en soit la chose paroît douteuse, et n'a point en aparence d'autre fondement, que l'opinion et l'imagination des philosophes. Car la nature de l'ame étant inconnüe aux sens, comme dit Héraclite, il est impossible de la connoître, si ce n'est par ses effets. Cependant, de quelque manière que l'ame puisse être, il est fort douteux, et même contre toute aparence, qu'après la mort il reste plûtôt quelque chose de l'homme, que des autres animaux, laqu'elle soit distincte du corps, capable de sentir, et que retienne la nature de l'homme vivant ; c'est à dire qui soit capable de sentiment, et de se ressouvenir des choses passées pendant la vie, d'autant que ces choses dependent des organes corporels. [Etant vrai que l'ame ne voit et n'entend point : Elle ne se ressouvient pas non plus, que d'autant que les fibres du cerveau sont bien ou mal construites ; puisque la memoire se perd, et qu'elle est plus o moins bonne, de même que la veüe et les autres organes de l'homme ; et qu'il est évident aussi, que les animaux ont de la memoire plus o moins, suivant leur construction, semblables en cela aux hommes, lesquels, entr'eux, en sont plus o moins doués.] Il est vrai que l'on dira que les ames ont une manière de sentir, de connoître, et de penser hors du corps, par consequent qu'elles n'ont pas besoin d'organes ; que c'est une differente façon de vivre, de sentir,

et de jouir, comme Cicéron le dit dans le Songe de Scipion. Mais malgré l'autorité de ce grand homme et ce que d'autres en disent, il me semble que se sont plutôt des imaginations, trouvées pour soutenir certaines propositions, que des choses véritables, et qu'au fond on ignore.

Toutes ces considerations, aussi bien que plusieurs autres que j'obmets, (desquelles Lucrèce fait une ample digression qu'on peut voir dans son Livre,) augmentent le doute. Car de nous représenter et de nous peindre l'ame, ainsi que quelques anciens ont fait, comme si elle étoit une espece d'ombre du corps, telle que les Peintres le peignent dans les tableaux, ou les Poëtes dans leurs vers ; ce sont des opinions trop populaires et trop grossieres, desquelles les sages pressés par des argumens très forts, ou pour mieux dire par le seul bon sens sont revenus très aisement. Il en résulte donc que l'on ne sait pas, ni ce que c'est que l'âme, ni ce qu'elle peut devenir après la mort. On ne peut même rien imaginer de plus apparent, sinon : *Que les principes qui composent le corps et l'ame, étant un seul être inséparable, il se reünit après la mort à la masse universelle, d'où se reproduisent ensuite les corps inanimés, aussi bien que ceux qu'on appelle animés.* Étant encore incertain, si les corps qu'on appelle inanimés, n'ont pas quelque chose en eux de ce principe connu sous le nom d'ame, quoique ce principe ne paroisse pas par des actions toujours sensibles ; c'étoit, comme je l'ai déjà dit, l'opinion de Thales et de Democrite, aussi bien que celle des Stoïciens en partie, lesquels croyoient que tout étoit plein de Dieu, c'est à dire de cette ame Divine de Monde.

V. Doute

Si ce qu'on appelle Dieu est un Etre distinct de la substance de l'Univers, et Remunerateur des bonnes et de mauvaises actions.

La plus grande partie des anciens philosophes (particulièrement Aristote et Zénon avec leurs sectateurs, Xenophanes, Parmenides, Melissus, les Egypciens, les Chinois mêmes, et beaucoup d'autres,) ont crû : *Que la Substance de l'Univers étoit Dieu-même.* C'est à dire que la Matière première, de laquelle celle du monde étoit faite, étoit le premier Principe, hors duquel il n'y avoit rien. Que ce seul et unique Principe étoit intelligente et connoissant, lequel contenoit toutes les propriétés nécessaires et propres à former

l'Univers. C'est pourquoi étant formé de cette unique substance intelligente, *l'Univers étoit Dieu-même*, d'où toutes les substances et toutes les ames émanent. De là est dérivée cette opinion si favorite à toute l'antiquité comme à plusieurs philosophes modernes : *Que tout est une parcelle de Dieu et de sa Substance*. Ainsi l'arbre, l'animal, l'homme, aussi bien que la pierre et le métal, étoit une portion de la Substance Divine.

Il est vrai qu'ils consideroient proprement comme Dieu, cette forme ou Vertu agente, qui étoit dans la matiere, et non pas la matiere et le corps qui en provenoit. Cependant, l'un étant inséparable de l'autre : Il s'ensuivoit que Dieu (qui étoit proprement l'âme du monde,) étoit matériel quoiqu'il ne fût pas corporel, ou proprement le corps ; mais la vertu motrice qui est dans le corps et ce qu'on appelle âme, laqu'elle anime, et fait agir le corps. Platon même qui a été l'inventeur de cette matiere premiere, (qu'Aristote et les Stoïciens ont adoptée,) paroît de cette opinion, quoique dans ses differens Dialogues il semble très inconstant, comme Cicéron, d'ailleurs son grand admirateur, le lui reproche dans ses Questions Academiques. Au surplus on ne peut pas douter, que cette première matiere ne soit elle-même ce qu'on appelle Dieu, puisqu'elle est éternelle, incréée, douée d'intelligence, incorruptible, et que tout est fait par elle, aussi bien que par la vertu mobile qui est en elle, qui est ce qu'on appelle ame du monde, et par consequent la source de toutes les ames. De maniere que tous ces philosophes tiennent pour Dieu l'ame de l'Univers et l'Univers même, lequel est formé de cette Divine Substance, hors de laqu'elle rien n'existe. Si cela est ainsi, tous les Êtres et toutes les créatures sont une portion de Dieu, lequel agit diversement en elles.

Or si vous suposés ce Principe, que Spinoza a renouvelé de nos temps, Dieu ne peut pas châtier *lui-même*, puisque c'est proprement lui qui agit en nous, et qui fait tout. D'ailleurs les hommes et les animaux que nous appellons mechans ne le sont que pour nous. C'est à dire pour ceux à qui ils font du mal ; car ils n'en font point à Dieu, lequel s'il n'avoit pas voulu qu'ils fussent et qu'ils fissent ce qu'ils font, ils n'existeroient point, ou il ne les auroit pas formés : Ainsi chaque homme et chaque animal fait ce à quoi Dieu l'a destiné. Dans la suposition de ce Systeme il seroit ridicule de dire que Dieu, dont les créatures sont une portion, peut faire quelque chose de mauvais, et se faire mal à lui-même. Il faut donc suposer, suivant cette opinion : *Que tout ce qui arrive est indifferent, que l'on meure ou qu'il vive, qu'il souffre ou qu'il ne souffre pas, cela est indifferent à l'égard de l'Être éternel, duquel tout est fait.*

Le Systeme de ceux qui mettent pour Principe eternel les Atômes, tend à la même fin ; car suivant Democrite les atômes sont doués d'âme intelligente. Il veut de plus qu'il émane des corps ou cette âme est renfermée, des images Divines qu'elle forme, lesquels excitent l'âme des autres corps à faire certaines actions. Il s'ensuit donc de là, que tout ce que les corps animés font vient de la Divinité même : Ainsi elle ne peut pas imputer à mal ce qui arrive, ni châtier ceux qui font certaines actions. Suposant même l'immortalité de l'ame : Que ce grand philosophe n'approuve pas.

Si l'on suit l'opinion d'Epicure, il n'y a ni Dieu, ni ame. Ainsi cela devient erreur et vanité en suivant son sisteme.

Dans celui de Xenophanes, Zenon Eleate, et autres semblables, qui n'admettent rien de réel et d'effectif ; auxquels il semble même que tout ce qui nous paroît n'est pas vrai, c'est a dire n'est pas tel que nous le croyons a nos sens ; mais une espece de songe et d'illusion de l'intelligence universelle ; et que ce qu'il y a de plus véritable, est qu'on ne sait rien au vrai de ce qui est. En suivant l'opinion de ces philosophes, dis-je, on peut encore moins admettre un Dieu remunerateur, puisque tout ce qui paroît n'est qu'une imagination et une tromperie des sens.

De façon qu'il semble qu'on peut douter de deux choses. La première de savoir, lequel de tous ces Systemes est le veritable, étant si differens entr'eux, et fondés simplement sur l'imagination de ces savans. La seconde est qu'il paroît qu'on peut douter si ces sages, lesquels ont connu qu'on ne pouvoit trop faire craindre l'homme et l'empêcher par là de mettre le désordre dans la société ; n'ont pas jugé à propos d'ajouter encore la crainte de châtimens et des peines après la mort, en menaçant les hommes, que s'ils pouvoient dans cette vie l'échaper par la force ou par la ruse aux châtimens des Magistrats, ils ne pouvoient échaper dans l'autre à un juge remunerateur de leurs mauvaises actions. Mais afin que les hommes qui tomboient dans le crime, ne se desesperassent point, et qu'ils vinsent avec plus de facilité à résipiscence ; ils avoient inventé les Expiations, qui étoient certains sacrifices et certaines ceremonies dans lesquelles en demandant pardon aux Dieux, leurs crimes leur étoient remis et pardonnés, recommençant a revivre alors, pour ainsi dire, dans l'innocence d'une autre vie. Ainsi par ces raisons, et plusieurs autres que j'obmets pour abréger, ils paroît que les Pirroniens ont sujet de douter : Si la Religion suppose un Dieu, ou des Dieux vangeurs des crimes, qui ne sont réputés tels qu'à l'égard de la société ; si cette

supposition, dis-je, n'est plutôt une invention politique pour contenir les hommes dans certains devoirs et certaines règles, qu'une vérité bien certaine.

VI. Doute

Des Attributs de Dieu.

Comme ce sont les hommes-mêmes qui ont attribué à l'Être Eternel certaines qualités et propriétés, il n'est point étonnant qu'ils l'ayant imaginé suivant la faiblesse de leurs lumières, et qu'en conséquence ils ne se contrarient les uns et les autres dans leur discours.

Un des attributs qu'ils donnent à Dieu, c'est (comme le dit aussi Platon) qu'il est *Bon* ; par conséquent il ne peut rien faire qui ne soit conforme à sa bonté. L'Alcoran même commence tous ses chapitres : *Au nom de Dieu clement et misericordieux*. On ne parle dans les Cantiques, dans les Psaumes, comme aussi dans les autres Livres que consacre la Religion des Hébreux et la nôtre ; on ne parle, dis-je, que de sa bonté et de sa tendresse envers ses productions. Cependant la plus grande partie des Religions font que leur Dieu condamne ses propres creatures, lesquelles il a formé avec de mauvaises inclinations, à des supplices éternels. Cruauté qui ne tombe pas dans l'imagination de l'ame la plus barbare, par conséquent on peut douter ; si une telle cruauté, peut être dans l'esprit d'un Dieu parfaitement Bon.

Il est *Juste*, disent-ils, et comme tel il punit les mauvaises actions des hommes. Sans doute qu'il est Juste : mais vous faites la mesure de la justice Divine, suivant celle des lumières mondaines, voulant qu'il punisse éternellement celui qui vous a fait quelque mal, et qu'il épouse votre querelle jusqu'à la dernière rigueur. Je pense même qu'il est aussi indifférent à Dieu que vous ayés tués un Lion, ou qu'il vous ait déchiré en pièces, ou qu'un homme vous tue, ou que ce soit vous qui lui donne la mort ; comme il lui est indifférent qu'un Renard ait mangé vos poules, ou qu'un autre homme les ait prises pour les manger. Car il ne châtie pas le Lion ni le Renard avec la cruauté que vous exercerés, non plus que les Oiseaux et les autres animaux qui mangent vos fruits. Cependant vous faites tomber la vengeance que vous prendrés, sur l'Être infini ? Vous êtes plus en colere que lui sur ces bagatelles, lesquelles ne sont rien devant Dieu. Des

millions d'hommes périssent à toute heure sur la surface de la terre ; soit par l'ordre qu'il à établi dans la Nature ; ou par les guerres, les pestes, les déluges, et les autres altérations malignes des éléments, lesquelles sont aussi des suites de l'ordre naturel qu'il à voulu ainsi. En effet que les hommes meurent de mort naturelle, ou qu'ils périssent par les violences dont nous venons de parler ! Qu'est ça que cela fait à l'Être éternel. Vous dites cependant, malgré ces connaissances, qu'il châtie un meurtre, un vol, ou une lubricité par des tourmens éternels. Soyés d'accord avec vous-mêmes et ne dites pas cette vérité : *Que rien ne peut arriver dans l'Univers qu'il ne le veuille*. Il est ridicule de dire qu'il ne le veut pas, mais qu'il le *Permet* ; Car on ne permet que les choses dont on ne se soucie pas, et qui nous sont indifférentes. Il ne le veut point ? La volonté de l'homme est donc plus forte que celle de l'Être Tout-Puissant. Il nous a laissé, dit on, la Liberté de faire ce qui nous plaît ! C'est donc un piège pour nous faire tomber dans la damnation éternelle ; puisque naturellement il nous a doué d'aimer le plaisir qu'il défend. Soyés d'accord avec vous mêmes et avec vos principes. Et de grâce ne défigurés pas l'Eternel, en le faisant ressembler à vous.

Dieu, dit-on, ne peut pas être auteur du mal, étant parfaitement Bon. Il n'est pas auteur du mal moral ; ce sont les hommes qui en sont auteurs. Dieu n'a pas ordonné, par Exemple, que de convoiter une fille ou une femme soit un mal, au contraire il veut qu'on multiplie, et à cet effet il n'a pas donné de règles à l'homme, non plus qu'aux autres animaux : ce sont les hommes qui ont dit, que de faire cette action sans permission et sans certaines circonstances, est un mal ; mais Dieu n'y à pas songé. C'est les hommes qui ont fait et établi diverses règles, suivant le goût des nations et des climats, sur ce fait naturel.

Ce n'est pas Dieu non plus qui a distribué les terres de façon, que les uns en eussent plus qu'il ne leur en faut ; et les autres rien. Il à laissé la terre et la mer à tous les hommes en général. Les plus forts, ou les plus rusés, se sont mis en possession ; après quoi ils ont fait la Loi, que personne ne pût leur ôter ce qu'ils possédoient. Ainsi pour éviter la guerre dans la société les hommes ont réglé : Qu'il falloit laisser à chacun ce qu'il possédoit, et que c'étoit un mal d'user de force, ou d'adresse, pour prendre ce qu'un autre possède. Par conséquent Dieu n'est pas auteur de ce mal.

Semblablement il a donné à tous la bile colérique et le ressentiment, afin de se venger des injures, et de l'oppression, et celui qui se venge suit les règles de la nature et de son auteur. Celui qui prend des fruits de la terre, dont un autre s'est mis en

possession, jouït des droits que la nature lui à donne. Celui qui jouït de la femme qui lui plaît, suit l'ordre naturel, lequel veut qu'on multiplie sans tant de façons et de cérémonies. *Rien ne se fait sans le concours de la Divine Volonté*, suivant vos principes. Dieu donc y concourt, et aparemment que ce n'est point par force. À moins de dire, comme nous l'avons déjà dit, que l'homme force l'Être Suprême à suivre sa volonté, en concourant avec lui à faire ce qu'on appelle mal. La dernière ressource que vous avés, est de dire : Que par de semblable discours on renverse tout, qu'il n'y aura plus de frein et de règle dans les sociétés, enfin que tout ne sera plus que guerre et confusion. On en convient. Il faut qu'il y ait des Loix telles qu'elles sont. La nécessité en est absolue, et les magistrats ne sauroient avoir trop d'attention pour les faire observer, de même que pour punir les transgresseurs. Mais l'on dit seulement que toutes les actions que l'on fait sont indifférentes, ou pour mieux dire nullement mauvaises, envers Dieu ; et qu'il n'est point auteur de ce que les hommes ont appelé mal à la société. Car ce qu'on nomme mauvais ne l'est que par rapport à la société et non pas devant Dieu. Cependant Dieu la défend, dit-on ; nous verrons dans la suite les raisons qu'allèguent les Pirroniens pour en douter. Il s'agit à présent, avant de finir cet article, de dire quelque chose de la Providence.

Dieu, disent-ils, gouverne toutes choses par sa Providence, et fait que les méchants sont punis non seulement dans l'autre vie mais encore dans celle-ci. En effet l'on voit que les hommes mauvais périssent tôt ou tard, et qu'ils tombent dans les plus grands malheurs.

On peut convenir qu'il y à une Providence : c'est à dire que Dieu a pourvû que l'Univers se gouverne comme il fait. Les Cieux et les Astres tournent, produisant les saisons, et les autres effets qui arrivent par la volonté de la Sagesse Divine. La génération et la corruption des êtres se succèdent ; ainsi l'Univers va son train, suivant les Loix et les dispositions qui ont été et qui continueront d'être. Mais on peut douter, disent les Pirroniens, s'il est vrai, comme quelques philosophes le débitent, principalement Pitagore ; que Dieu ait un soin et un gouvernement particulier des hommes, plutôt que des autres animaux, qui sont également ses créatures comme nous ; par la raison que l'homme à beaucoup plus de feu que l'animal. D'autant qu'il ne semble pas que la nature humaine ait rien au dessus d'eux de plus particulier, que la vanité de croire avec les Stoïciens : *Que tout l'Univers n'est fait que pour les hommes et pour les Dieux* [À la marge : Diog. Laërce, dans la vie de Zénon] ; chose qui est

démunie par l'expérience ; puisqu'on voit que les hommes et les animaux sont également mortels, également engloutis par les eaux, dévorés également par le feu, et sujets aux mêmes malignités ou autres accidens de l'air. De plus que si nous nous servons des animaux, ou plus foibles ou plus doux, soit pour notre service, ou pour notre nourriture ; de même les Lions, les Tigres, et jusqu'aux plus vils et plus petits insectes nous devorent. Ils laissent à l'homme la vanité et le soin de se faire servir pour les autres hommes, n'ayant besoin de nôtre inhumain service, que lorsqu'on leur tient dans l'esclavage ; d'autant qu'ils n'ont point affaire d'autre chose, sinon de les laisser vivre en paix.

Au surplus de vouloir qu'on craigne la Providence et les châtimens dans ce monde, il n'est pas extraordinaire que l'on en puisse douter. Particulièrement quand on voit qu'il n'y a que ceux, en qui l'avidité et la faim de richesses domine, et qui cherchent à engager par toutes sortes de moyens, lesquels s'enrichissent ; et que d'ailleurs le Proverbe est à la mode, qui dit : Bienheureux est le fils qui a son père ou son plus proche parent aux Enfers. Quand on voit de plus qu'il n'y a que les Voluptueux qui jouissent de tous les plaisirs, etc. Il est vrai que quelquefois les maladies accablent ces derniers ; mais c'est un effet de la Providence universelle, que la crapule et la lubricité dérangent et affoiblissent le tempérament, et causent des maladies douloureuses : Ce n'est donc pas la Providence particulière qui châtie les vicieux. Que si quelquefois les Magistrats punissent les criminels mal avisés qui se sont laissés prendre, c'est un effet de la providence des autres hommes, lesquels ont établi la punition de ceux qui troublent la société. Il est probable encore que Dieu ait fait l'homme de manière, qu'étant né pour vivre en société, il lui à donné aussi un esprit suffisant pour se former des regles, lesquelles fussent comme des Liens, ou pour lier, ou pour exterminer de la société les plus méchans ; car ceux que le sont médiocrement, (à moins d'être bien malheureux,) sont soufferts. Dans ce genre, ceux qui sont du premier ordre jouissent aussi de leurs crimes, lesquels leur font acquerir le titre de Grands, après avoir fait mourir quelques millions d'hommes, et pillé, où ruiné plusieurs provinces. Il y en a quelqu'uns à la vérité, qui, après tous les massacres, et tous les maux qu'ils ont fait, périssent eux-mêmes. Mais ! Hélas, (comme dit Cicéron ;) la Providence auroit mieux pourvû, si elle les avoit fait mourir avant que de commettre ces crimes. Ce sont nos péchés (disent les autres,) lesquels nous attirent tous les malheurs qui arrivent dans le monde ; mais qui est ce qui ne découvre pas la foiblesse de cette échapatoire. Tout ce qui arrive vient de ce

que Dieu à disposé qu'il y eût sur la terre des hommes plus o moins ambitieux ; plus o moins avides ; plus o moins lubriques ; plus o moins cruels, et ainsi du reste. Ceux en qui l'ambition domine, comme dans Alexandre, ne sont pas contents de posséder un seul monde ; on dit même que ce Prince pleura, lorsque les philosophes Caldéens l'assûrèrent que la Lune et les autres Astres étoient autant de mondes, fâché de ne pouvoir y monter pour les conquérir : En effet ce fut plutôt l'ambition de ce jeune Roy que les pechés de Darius, qui donna la Monarchie des Perses aux Macédoniens. À l'égard de Capitaines qui avoient aidé Alexandre à faire cette conquête, la Providence n'en fit pas des Rois pour les bonnes œuvres qu'ils avoient faites en aidant leur General à ce grand vol ; mais par ce qu'est l'ordinaire de tous les voleurs, et suivant le cours naturel, de partager entr'eux la proie qu'ils ont faite. Les gens accoûtumés à gagner de l'argent par toutes sortes de voyes ne sont jamais rassasiés ; j'en ai pour garant les Financiers. Car comme on dit communement, l'avidité et le désir d'amasser de l'argent, augmente à proportion des gains que l'on fait. De même l'homme naturellement lubrique ; peut bien (à l'exemple de Messaline) être las et fatigué des plaisirs de l'amour, mais jamais rassasié. On peut dire à peu près de semblables choses sur tous les autres penchans naturels, que Dieu auteur de la Nature à ainsi institués pour former cette grande variété de creatures, qui, par la diversité de leurs actions, font admirer l'ouvrier.

Il semble donc qu'on peut conclûre en disant : Qu'il à une Providence generale, qui fait que les choses vont comme elles vont ; mais non pas qu'il y ait une providence particulière, laqu'elle vange les actions qui sont des crimes par raport à nous quoique ce n'en soit point devant l'Être Supreme. D'autant que je ne crois pas qu'il se soucie, (comme je l'ai déjà dit,) qu'un homme meure, soit par les mains de son semblable, ou par les griffes d'un Lion ; puisqu'il à établi par l'ordre de la providence generale, que plusieurs millions d'hommes meurent chaque jour sur la face de la terre, et que d'autres naissent à leur place de quelque manière qu'ils viennent. Il en est la même chose à l'égard des hommes, des oiseaux, ou des autres animaux, qui dévorent les fruits que vous dites vous appartenir. Car ce qui est mal à l'égard des hommes, ne l'est point à celui de Dieu. Il n'est point aussi du mal, quoique la Divine Providence ait bien voulu que tout ce qui arrive, arrive comme il lui plaît. Au reste l'auteur de la Nature a fait le monde comme il a voulu, et non pas tel que nous le souhaiterions pour nôtre plus grand bien et nôtre plus grande commodité.

VII. Doute

De la Justice Divine.

Ce que nous venons de dire de la Providence Divine, se doit entendre de sa Justice. Car en effet ce qui donne lieu de douter : C'est qu'il semble que les hommes ont voulu engager le souverain Être, à soutenir les Loix qu'ils ont faites eux-mêmes, et a les soutenir par la punition des transgresseurs. Cependant nous avons fait voir que ce qui est juste ou injuste parmi-nous, est indifferant devant l'Être infini. Qui est-ce qui osera lui reprocher, pourquoi il en a fait naître un grand nombre dans la pauvreté, affligés de miseres, de maladies, insensés, estropiés, ou difformes en quelque partie de leur corps ; et au contraire d'autres riches, toujours sains, spirituels, beaux, bien disposés, et enfin jouissant de tous les plaisirs. Il est le maître ? Oh ! dit on, les premiers seront recompensés et jouiront de plaisirs éternels dans le Paradis ; et ceux-ci souffriront éternellement dans les Enfers ? Foible consolation ? Mais qui vous l'a dit ! Et qui leur en est caution ?

Les Egiptiens, (dit Marsham après Herodote,) ont été les premiers qui ont parlé de l'immortalité de l'ame, afin de donner aux hommes l'esperance consolante de vivre encore après la mort. Cette doctrine est attribuée a Pherecides, maître de Pitagore, par Ciceron ; quoiqu'il soit plus vraisemblable de dire, que ce dernier l'aporta lui-même d'Egipe, ou il avoit voyagé pour apprendre. Comme cette imagination flatoit trop bien la vanité humaine, elle a été adoptée de tout le monde avec joie. Cependant je crois qu'il y a du moins autant à craindre qu'à espérer sur ce point-là ; étant plus probable que le principe d'où l'ame provient soit immortel, que la portion dont les hommes et les autres animaux jouissent. Il y a autant de démonstrations sur l'égalité de l'âme des bêtes avec celle de l'homme ; qu'on a essayé [à la marge : Mamertus. Pereira] en différens tems, (et nos jours le célèbre philosophe Descartes,) de persuader : Que les animaux n'avoient point d'âme et qu'ils étoient de pures machines, insensibles, et sans connoissance, semblables en cela à une Horloge, laquelle marque exactement les heures, quoique cette machine ne sache pas s'il est jour ou nuit, n'ayant d'autre intelligence que celle de l'ouvrier qui l'a faite, pour montrer l'heure qu'il est. En un mot cela peut-être ; mais on avouera que cela est bien douteux. La réponse est cependant toute prête, en disant que

c'est la parole de Dieu même, où celle de ceux qui sont venus de sa part ; qui nous en assure. Mais ce point fait le plus grand doute des Pirroniens ; c'est pourquoi je vais m'étendre d'avantage sur celui-ci, qui est le plus important, afin qu'on y puisse répondre avec plus de force et d'efficace : Car, à la vérité, c'est de là que dépend tout le Systeme de la Religion aussi bien que la croyance d'un Dieu vangeur de ce que nous appellons crimes, et rémunérateur des actions que nous croyons louables, bonnes, et saintes.

VIII. Doute des Pirroniens

Sur la verité de quelque Religion que ce puisse être.

C'est à dire que l'on peut mettre en doute :

Si les Religions viennent immédiatement de Dieu, comme elles l'enseignent toutes ; où de l'invention de l'Homme pour faire craindre les autres, et les obliger encore par ce moyen à garder les Préceptes.

Enfin

Que la diversité de la Doctrine ou du Culte des différentes Religions de la Terre, donnent lieu de douter, s'il y en a véritablement quelque une qui vienne, où qui soit fondée sur la parole de Dieu-même.

Le grand nombre de Religions différentes qui sont sur la terre, à donné occasion de tout tems aux Pirroniens, de mettre en doute : Si la Religion est une institution Divine ; ou bien si c'est une invention des hommes sages, lesquels par une par une [sic] politique bien sensée, ont encore voulu ajouter ce frein pour retenir les hommes en leur faisant craindre dans une autre vie des châtimens fort rigoureux, s'ils transgressoient les Loix morales, si nécessaires pour le bon sens de la société ; et au contraire des recompenses très grandes pour les œuvres vertueuses et l'observation des Préceptes. Ce n'est pas que les vrais Pirroniens, (à l'exception de ceux qui doutent de tout, pour avoir plus de liberté d'exercer leurs vices,) n'avoient de bonne foi que ces Loix sont nécessaires, et que la

pratique des vertus morales ne soit bon pour la félicité humaine ; mais ils doutent seulement que les promesses, ou les menaces envers les transgresseurs, viennent de Dieu, ou de sa part. Je le repete encore, a la reserve de ceux qui doutent sans aucun fondement, et par un pur esprit de libertinage ; ni Pirron ni les vrais imitateurs n'ont point rejetté l'exercice des vertus, aussi bien que de faire tous leurs efforts pour devenir moralement bons. On raconte [à la marge : Diogène Laërc. Vie de Pirron] que un jour ce philosophe se promenant seul, un ami qui le rencontra s'aperçût qu'il sembloit se parler a lui-même ; L'ayant tiré de sa rêverie il lui demanda, ce qu'il disoit et à quoi il pensoit, lorsqu'il l'avoit interrompû : *Je méditois*, lui répondit-il, *sur les moyens d'être Bon*. Ce fût sans doute l'estime qu'on avoit pour la bonté de ses mœurs et de sa vertu, qui le fit élire souverain Pontife par ses compatriotes, ce qu'ils n'auroient pas fait sans doute, s'il s'étoit gouverné en méchant et en scelerat. La mauvaise constitution du temperament qui porte certains hommes au dereglement, leur fait lâcher la bride à la violence de leurs passions vicieuses : Il y en même quelqu'uns, lesquels, sans rien savoir des choses qu'on peut disputer, méprisent la Religion où ils sont nés. Mais ce qui me paroît digne de remarque est d'observer, qu'il y a un grand nombre de personnes qui croient tout, lesqu'elles ne laissent pas cependant de suivre leurs mauvaises inclinations, sans que cette connoissance les retienne ; d'autres qui se laissent conduire par leurs passions, sans rien examiner : Au contraire il y en a plusieurs, lesquels, quoiqu'ils ne croient rien de ce que la Religion enseigne, ne laissent pas de vivre moralement bien, exerçant toutes ou la plûpart des actions vertueuses. Car enfin il est visible que chacun agit suivant les apétits de son temperament, et non pas suivant la raison de son plus grand bien, comme je l'ai fait voir ailleurs. Le savant Baile examine dans son traité des Cometes, comment se gouverneroit une République d'Athées, laqu'elle par conséquent n'auroit point de Religion, mais seulement des Loix et des regles morales : Il montre que cette Republique d'Atheïstes subsisteroit et vivroit de même que ceux qui ont une Religion pour les retenir, d'autant que chacun agiroit suivant son temperament. Par Exemple, un Athée qui abhorre naturellement de tuer un homme, n'auroit pas plus de penchant à l'homicide, que celui qui craint les peines de l'Enfer : De même celui qui est colere et vindicatif craint plus les peines presentes de cette vie, c'est a dire les prisons, les tortures, et la mort même, que les douleurs futures de l'autre ; en effet c'est cette crainte présente qui retient la plus grande partie des hommes sanguinaires, et portés d'inclination au meurtre, plutôt que celle des Enfers. Semblablement celui qui abhorre

le vin, n'est point ivrogne : à l'égard de ceux qui aiment le vin, s'ils ne sont point retenus par la crainte des maux que l'ivrognerie cause, et par la honte que produit la bassesse de cette action, la crainte de l'Enfer ne les retiendra pas. Il en faut dire de même des autres inclinations.

Ce qui paroît d'autant plus vraisemblable, que la Religion dominante du vaste Empire de la Chine, qui est particulièrement celle des Magistrats, est le pur Atheïsme ; puisqu'ils croient l'éternité du monde, qu'ils ne connoissent point d'autre Dieu, que l'Esprit, ou la Vertu Active du Ciel, et enfin qu'ils ne croient pas à l'immortalité de l'ame, non plus qu'aux peines et aux récompenses après la mort : Cependant avec les seules Loix morales ; c'est a dire avec la crainte de peines civiles et du déshonneur, avec l'espoir des récompenses mondaines, et d'être honorés des charges qu'on donne au mérite. Avec se seules Loix, dis-je, ce grand Empire habité et conduit par des Athées, se gouverne excellemment bien, et de la même façon que les autres que craignent l'Enfer ou esperent le Paradis.

Mais parmi ces considérations les sectateurs du Pirronisme en admettent encore une autre très importante ; c'est que toutes les Sectes Religieuses exigent la croyance et l'exercice de trois choses principales. La première de *Croire* tout ce que son fondateur à dit, aussi bien que tout ce qu'on raporte de lui, pour absurde et pour ridicule que cela puisse paroître. Le second point consiste en un certain *Culte*, soit de sacrifices, de Prières, ou d'autres ceremonies envers le Dieu, ou les Dieux, qu'on adore. Le troisième et le dernier point plus important, est celui d'observer exactement les *Preceptes* et les Loix que le Législateur à établies ; lesquelles consistent en substance a mettre chacun particulier à couvert de la violence des autres Citoyens, et à assurer leur vie, leur personne, et leurs biens, de toute insulte ; Comme aussi a jouïr tous ensemble paisiblement, des avantages et des biens, que les Loix morales tâchent de nous procurer. Quoiqu'il en soit, c'est la malice et la mechanceté de l'homme, qui a donné lieu aux sociétés et aux Religions. Mais revenons à nôtre examen.

Quant au premier point, il y a peu de gens qui l'examinent ; d'ailleurs il ne coûte pas beaucoup de croire, ce qui fait qu'on croit facilement la Religion dans laquelle on est né. En second lieu il en coûte aussi fort peu de satisfaire aux ceremonies ; d'un autre côté pour éviter la tache d'irreligieux et d'impie, on s'aquite des devoirs extérieurs tant bien que mal. A l'égard du troisième point, lequel consiste à ne point enfreindre les Loix prescrites, c'est ce qui fait la grande difficulté. On croira volontiers tout ce qu'on

voudra, on ira aux Temples ; mais d'empêcher de satisfaire nos appetits, par raport a la Religion et par la crainte des Enfers, c'est de cela même qu'on viendra à bout difficilement. Par Exemple : Un homme naturellement cruel ne pardonnera pas à l'ennemi qui l'a offencé, et ne se défera point de sa haine par un motif religieux, a moins que les Magistrats ne l'arrêtent ; étant certain que s'il ne se vange pas, c'est qu'il craint plus de las suites facheuses de ce monde, que celles de l'autre. Celui qui aimera la debauche du vin ou des femmes, croira tous les points de la Religion sans les examiner ; mais d'ailleurs il cherchera toûjours à satisfaire ses passions. La volupté et le plaisir des femmes est un peché si naturel et commun, que les Magistrats sont obligés de tolerer et de souffrir les Lieux ou s'exercent ces debauches, et de faire semblant de ne le pas voir, pourvû que cela n'a même point de désordre dans la société, par des querelles ou des bruits trop scandaleux. Ceux en qui l'avarice domine et qui sont d'un cœur dur envers les miserables croiront tout ; cependant ils n'assisteront pas de la moindre charité ceux qui sont dans l'indigence, et dans un extreme besoin. C'est ainsi que la Religion opere ordinairement. Il est vrai qu'elle confirme ceux qui sont naturellement bons, mais elle ne corrige pas les méchans ; à moins qu'heureusement pour eux leur tempérament ne change.

Nous sommes dont convaincus par l'experience, que des trois points principaux de la Religion deux sont faciles à observer, ou du moins que l'on n'à pas beaucoup de peine à suivre ; mais à l'égard du troisième qui consiste dans la pratique des vertus morales, et à s'abstenir de vices qu'on a jugé contraire au bien de la societé, ceux-là mêmes qui font le plus profession d'une telle Religion, ne s'abstiennent point quand ils y sont naturellement enclins : Quoique le Religion les menace, et que d'ailleurs ils croyent tout ce qu'elle dit, cependant ils ne laissent pas de passer outre fort facilement. Rien n'étant plus ordinaire dans toutes les Sectes, que de trouver des personnes qui souffriroient volontiers le martire, plutôt que de changer de Religion ; mais qui ne quitteroient pas leurs passions favorites pour elle. Je parle des passions qui nous sont favorites, parce que les hommes ne les possèdent pas toutes ensemble dans le même degré de force. C'est ce qui a fait dire à beaucoup de philosophes, aussi bien qu'à plusieurs autres qui examinent les choses comme eux : Que *la Religion est meilleure pour les Prêtres et les Ministres*, lesquels vivent des offrandes dans une molle et sainte oisiveté, *que pour le public*. Car enfin quel est le jeune homme ou la jeune fille de temperament un peu lubrique, qui soient retenus de se satisfaire (en ressentant les

aigüillons de la chair,) par la crainte de la Religion et des chatimens de l'autre vie ? La crainte de parens, ou d'être déshonorée, empêchera bien mieux une fille de se satisfaire, que la terreur des Enfers. Ceux en qui l'avidité de richesses domine aussi bien que de trouver les moyens de parvenir à de grandes fortunes, ne seront point arrêtés par la crainte de l'enfer, et ils ne seront point retenus par la Religion. À l'égard des Courtisans, le Souverain est leur Dieu visible et immédiat, c'est pourquoi afin d'arriver à la fortune par le moyen des grâces du Seigneur de la terre, ils mettent en usage tous les ressorts imaginables, et oublient aisément celui du Ciel. Quant aux personnes avides du bien d'autrui, la crainte du déshonneur, ou bien celle des Magistrats, pourra faire quelque effet en les empêchant de voler publiquement, comme aussi d'opprimer et de dépouiller son compatriote : encore cela n'arrive que dans les âmes timides, en qui la crainte est plus forte que l'appétit. Au surplus, l'expérience journalière nous montre : Que la crainte de la Religion ne retient d'ordinaire, que ceux qui craignent les chagrins de ce monde, ou bien qui n'ont pas une assez forte envie de se satisfaire en suivant leurs appétits. Aussi n'est que dans cette occasion des desirs foibles, et des craintes mondaines, qu'on s'ajoute, pour se faire valoir, le motif de la Religion ; lequel est comme le Vernis, qui relève, et fait briller la peinture. D'ailleurs si l'on fait réflexion d'un autre côté, aux maux que produisent le prétexte de la Religion et la crainte de l'autre vie ; aussi bien qu'aux friponeries que ses ministres mettent en usage pour abuser les simples, où pour leur ravir les biens qu'ils possèdent ; on verra que le mal produit par la Religion, est plus grand que le bien qu'elle peut produire.

Les prêtres de quelque Religion que ce soit ont donc un grand intérêt qu'elle subsiste dans leur pays, non seulement parce qu'ils en vivent commodément sans se donner la peine de travailler, et sans y mettre autre chose que des paroles ; mais parce qu'ils se font regarder comme les ministres et les favoris de Dieu, ou des Dieux, et que seuls ils ont le droit de se faire écouter de la Divinité et d'offrir les prières populaires, ce qui leur attire un grand respect et une grande soumission : Chose qui flatte fort la vanité humaine. Il faut ajouter encore à cela, que prêchant aux autres une morale parfaite conforme aux lois du pays, et couvrant le mieux qu'il leur est possible sous le voile de la dissimulation, aussi bien que sous un habit respectable, leurs défauts et leurs vices, c'est ce qui fait que leurs paroles sont reçues comme inspirées et venant du Ciel : D'autant plus qu'ils ne prêchent que les vertus, et les moyens de gagner le Paradis. Ils caractérisent de nom d'impies et de scélérats ceux qui ne veulent pas les croire, et ils

irritent contr'eux le peuple ignorant. Cependant ce qui donne lieu de douter avec certitude de la verité de la Religion, c'est que les dogmes n'en sont fondés que sur leurs propres paroles, qu'ils disent venir de l'inspiration Divine, où de Dieu même. S'il arrive que quelqu'uns les mettent en doute, non seulement ils fulminent et crient contr'eux, mais avec une douceur qui leur est ordinaire, ils les persecutent jusqu'à la mort, comme ennemis de la Religion. Leur autorité va si loin, qu'ils soulevent facilement les peuples contre leurs Rois, et s'attribuent le pouvoir de les déposer, ainsi qu'on le peut voir dans les Histoires anciennes et modernes des Juifs, des Mahometans, et de la plus grande partie des autres nations. C'est pourquoi, Princes, tenés vous bien avec vos prêtres et vos ministres en les favorisant, si vous ne voulés point être en risque de tout perdre, la vie et l'État.

Les choses precedentes nous donnent déjà assés de lumiere pour mettre en doute ; si la Religion n'est pas plutôt une invention des hommes qu'une institution Divine : Mais ce qui donne plus lieu de douter, si Dieu est veritablement l'auteur d'une certaine Religion ; c'est que si nous croyons ce que nous disent les Prêtres d'un tel país, (ce qui est commun a tous les ministres des autres peuples,) hors celle qu'ils prechent, toutes les autres sont faussetés forgées par des imposteurs. Trois choses augmentent encore d'avantage le doute : La première est la diversité et le grand nombre de Religions qui sont sur la terre ; de façon que chacun disant que celle qu'il professe est la seule bonne et veritable, on reste fort embarrassé de savoir quelle est celle qu'on doit choisir. Ajoutés a cela que l'examen pour la choisir n'est pas permis, mais seulement pour condamner toutes les autres ; car c'est, dit-on, un grand peché que de douter de la verité de la Religion dans laqu'elle on a été élevé : cette règle est universelle, et commune à toutes les nations religieuses. Le second point consiste en ce que chacun assure, pour autoriser une telle Religion, que c'est par la parole de Dieu même qu'elle a été établie, et autorisée par les prodiges de ceux qu'ils ont publiée en son nom. En dernier lieu quand on les examine chacune en particulier on y découvre le caractere de l'homme ; c'est à dire qu'on y trouve tant de choses si absurdes, si grossieres, et au fond si ridicules, que ceux qui les adoptant, devroient être honteux de les croire : d'autant plus que la superstition vulgaire n'en étant pas encore contente, elle y ajoute encore tous les jours du sien.

Il ne faut pas oublier encore une quatrième circonstance ; c'est que chacune de ces Religions, ou de ces sectes principales, est divisée en plusieurs autres, lesqu'elles

varient en differens points de croyance, et par conséquent donnent lieu de douter de ce que Dieu ordonne. En effet ceci seul feroit douter et croire que ce sont plutôt les hommes qui les ont imaginées et mises en pratique : Car si c'étoit Dieu qui eût ordonné et voulu qu'une certaine Loy fût plutôt suivie qu'une autre, sa volonté seroit sans doute executée ; de plus comme il est lui-même la Sagesse infinie, non seulement cette Loy seroit la meilleure et par consequent unique ; mais elle seroit si claire, si nette, si parfaitement expliquée, que personne ne pouroit non plus douter de sa volonté, que de l'execution. Ce qui est tout le contraire.

Afin que l'on voye encore mieux surquoi les doutes sont fondés, nous parcourerons chacun de ces points en particulier, examinant quelqueunes des Religions les plus connües et de plus fameuses, n'étant pas possible d'entrer dans le détail de toutes sans ennuyer.

La premiere difficulté consiste dans la différence des Religions et du Culte que les diverses nations suivent : chacune desqu'elles dit, que la Religion qu'elle suit est la seule bonne et véritable, hors de laqu'elle il n'y a point de salut. Il ne faut donc que démontrer l'immense diversité de ces Religions et de leurs cultes, pour faire avoüer du moins, que ces Doctrines et ces ceremonies si differentes donnent de quoi penser à ceux qui en suivent une autre, et par conséquent lieu de douter de la verité de chacune en particulier.

Il est vrai que l'on dit, (et c'est le second point,) que Dieu, où lui-même, où par ses prophètes a annoncé ou promulgué cette Loy. Mais à qui croire ? Chacun dit la même chose.

Cependant pour entrer dans quelque détail sur les trois points principaux, considérons en premier lieu ce que nous venons de remarquer ; c'est a dire que chacun croit et dit, que la Loy qu'il suit vient immédiatement de Dieu. Numa Pompilius voulant donner une Religion et de Loix aux Romains, leur fit acroire qu'il les recevoit de la Nimphe Egerie, avec laqu'elle il entretenoit, disoit-il, un commerce secret dans un certain Bois. Moïse pour donner les préceptes aux Hebreux qu'il avoit tirés d'Egipte, leur fit croire aussi qu'il parloit avec Dieu sur le mont Sinaï, d'où il raporta les Tables de la Loy. Mahomet disoit avoir reçu immédiatement de Dieu son Alcoran, dicté par l'Ange Gabriel ; se disant au surplus son veritable prophete auquel il parloit en vision, ou par le moyen de cet Ange. Fô, ou Xaca, lequel est adoré par une partie du peuple de la Chine et qui est la principale Divinité de Japon, a fait croire qu'il avoit été engendré

d'une Vierge apellée *Maya*, ou Marie, laqu'elle l'avoit conçu en voyant en songe un Elephant Blanc qu'elle avaloit, et que lorsqu'il étoit venu au monde il avoit sorti par un de ses flancs, sans corrompre sa Virginité. Brama, auteur de la Religion des Brames ou Bracmins du Malabar, a fait croire qu'il étoit une des trois personnes Divines, lequel s'étoit incarné pour donner des Loix salutaires a ce peuple. Les Chrétiens disent a peu près la même chose de Jesus-Christ, pour prouver la Divinité et la bonté de la Loy qu'ils suivent. Ceux qui donnerent des Loix au Perou, et qu'on apelloit Incas, persuaderent aux Peruviens qui adoroient déjà le Soleil, que cet astre étoit leur père. Pitagore faisoit accroire, pour établir sa morale, qu'il étoit fils de Mercure ; qu'il avoit une cuisse d'or ; qu'il avoit été aux Enfers, et enfin cent autres contes de cette nature, pour s'attirer la veneration et l'admiration des peuples d'Italie, auxquels il donnoit des Loix.

Il paroît assés par le peu d'Exemples que nous venons de raporter, que tous les Legislatours ont eû grand soin d'établir leurs Loix et de les accrediter, non suelement parce qu'elles étoient utiles au bien commun ; mais aussi comme étant dictées par la Sagesse du Souverain Être : ayant persuadé de plus aux peuples qu'ils en étoient, ou le fils ou les ambassadeurs ; jusques-là encore que quelqu'uns ont osé se dire les Dieux mêmes, lesquels ont paru sur la terre sous la figure humaine. Il résulte donc de ceci qu'on à lieu de mettre en doute quel est celui d'entre ces personnages, qu'on doit croire le veritable Envoyé et Secrétaire de la Divinité, étant plus vrai-semblable de dire, qu'ils ont été tous également des hommes, lesquels ont voulu imposer aux autres : Soit pour une bonne fin, où pour l'ambition non seulement de se faire estimer, mais même adorer comme des Dieux, où du moins comme des personnes incomparables, dans lesqu'elles residoit l'esprit Divine.

Ce doute est encore augmenté par ce que nous avons déjà dit ci-devant : C'est a dire que dans tout ce qu'on raporte de merueilleux de ces Legislatours, aussi bien que ce qui est écrit dans leurs Loix, et dans les Livres qu'on regarde comme sacrés ; dans toutes ces choses, dis-je, on y reconnoît plutôt le caractere des hommes que celui del Être Supreme, infiniment Sage. Nous allons examiner a present quelqu'unes des Sectes les plus fameuses, lesqu'elles ont été embrassées par des nations nombreuses et illustres : Je n'en choisirai, comme je l'ai dit, qu'un certain nombre, parce que ce seroit un détail ennuyeux et sans fin, de vouloir les raporter et les examiner toutes l'une après l'autre.

Je dirai aussi qu'il faut observer : Que la diversité des Preceptes, aussi bien que celle du Culte et des Ceremonies, ne convient point à l'idée que nous avons d'un Être infiniment sage, et lequel a donné aux hommes certaines regles. Si cela étoit vrai il n'y auroit qu'une regle, laqu'elle seroit unique et universelle pour tout le monde. Ce qui n'est pas comme nous l'allons voir. Au surplus de dire, que Dieu s'est accomodé au goût et a la foiblesse de certains peuples ; c'est une excuse trop ridicule. Toutes les Loix mêmes s'opposent aux inclinations humaines : Et si l'on y fait reflexion, elles sont toutes contraires, en quelque façon, a la Loy de Nature dont Dieu est l'auteur ; lequel par consequent ne peut pas être contraire à lui-même. Il résulte donc de ceci qu'on à lieu de douter, si Dieu est l'auteur de ces Loix differentes ; et de croire au contraire que certains hommes en sont les auteurs pour leur propre bien, comme aussi pour dominer sur les peuples et s'attirer leur veneration ; cherchant par ce moyen leur propre satisfaction, dans le même tems qu'ils procurent le bien des autres.

[À la marge : Origine de la Religion.] Pour venir à l'examen des Religions, je commencerai par faire observer : Que *les Philosophes ont été ceux qui ont donné lieu a la Religion* ; laqu'elle consiste principalement dans la connoissance du premier Être, éternel, incréé, et qu'on apelle Dieu. Ces hommes sages ont donc tâché de le comprendre ; aussi chacun d'eux l'a compris à sa maniere, et suivant l'arrangement des fibres de son cerveau. Mais d'autant que l'entendement du Vulgaire n'étoit pas de même, et qu'il n'avoit pas une compréhension si facile ; dans la suite du tems, les choses que ces philosophes avoient dit avec beaucoup de réflexion, ont été alterées par le peuple ignorant, qui a pris grossierement, ou a la Lettre, certaines doctrines, qu'ils avoient débité en forme d'allegories, ou de Hierogliphes ; et même il à pris pour des êtres réels et corporels, ce qui n'étoit que des distinctions mentales, ou des attributs du premier Être, connû sous le nom de Dieu. Il faut ajoûter encore à ceci, que les Prêtres qui gouvernoient la Religion ont souvent abusé de la facile croyance des peuples, comme quelqu'uns le font encore aujourd'hui dans plusieurs endroits.

[À la marge : Religion des Egiptiens.] Par Exemple : Les philosophes Egiptiens, qui est la nation la plus ancienne dont l'Histoire nous ait laissé quelque memoire, laquelle à de beaucoup precedé les Hebreux, puisqu'Abram (apellé ensuite Abraham) alla en Egipte, qui de son tems étoit un très grand Royaume et fort policé. Ces savans, dis-je, avoient établi pour premier principe et formateur des Êtres le Soleil, sous le nom d'*Osiris*, lequel signifie suivant l'ancienne Langue Copte, *le Seigneur producteur*, ou

formateur, *des choses*. Cependant ils prétendoient que ce corps lumineux visible, n'étoit pas le Dieu véritable ; mais la vertu invisible qui résidoit en lui, laqu'elle faisoit germer les plantes, et donnoit la vie aux animaux. Le second principe étoit *Isis*, (la Lune,) Déesse des Egiptiens, qui signifie suivant la même Langue, *Principe recevant*, où pour mieux dire, le Principe qui reçoit l'action et la Vertu, du Principe agent, et formateur. En un mot Osiris signifioit le Principe agent dont l'image visible est le Soleil, et Isis le principe patient, (qui est la matière passive ;) dont la Lune étoit l'image et le Hieroglyphe ; ainsi que Plutarque le raporte dans son traité d'*Isis*. Les Planetes, et les autres Astres, étoient aussi des Dieux subalternes ; d'autant que ces corps célestes, (selon leur opinion,) avoient aussi la Vertu d'alterer la Nature, concourant par le moyen de leur lumiere, jointe avec celle du Soleil, à influer, et à apporter de l'altération aux choses de ce bas monde. Cependant le peuple sans tant de subtilité adoroit le Soleil visible ; quoiqu'il ne fût néanmoins, suivant la doctrine des Savans, que le Tipe où l'image visible de la Divinité invisible. Les Mages Persans étoient dans le même sentiment des philosophes d'Egipe ; en adorant le Soleil comme la figure visible du Dieu invisible ; mais le vulgaire s'arrêtoit sans façon à adorer l'image visible sans passer plus avant. Il en faut dire de même de l'adoration que ses mages rendoient au feu commun, le considerant comme image de la Vertu Divine, laqu'elle agit, et penetre en tout et par tout : quoique les autres s'arretassent grossierement à lui, le prenant proprement pour Dieu. Les Egiptiens adoroient encore les quatre Elemens, lesquels provenoient d'un même et unique principe : Ils étoient designes sous le nom de quatre Divinités, que les Grecs et les Latins ont apellés ; *Jupiter*, qui signifie le feu Eterée ; *Junon*, l'Air ; *Neptune*, l'Eau ; *Pluton*, la Terre. D'autant qu'ils provenoient de la Substance Divine du Premier Principe, retenant de sa nature et de sa vertu, ils étoient considerés par cette raison comme les Dieux inferieurs, engendrés par un même Pere, *Saturne*, qui est le Ciel, ou la matière première. Car il faut remarquer que tous les Êtres qui pouvoient alterer les choses, et concourir à la generation ou à la corruption étoient regardés comme des Dieux, d'autant qu'ils avoient en partie la vertu efficiente du premier Principe, par lequel tout se fait, s'engendre, et se corrompt. Mais le peuple dans la suite, aussi bien que les nations ou cette doctrine fut répandue, prirent ces quatre pretendus Dieux, pour des personnes effectives, auxquelles ils offroient leurs hommages. Cette superstitieuse doctrine se repandit ensuite dans la plus grande partie du monde, et elle fut encore augmentée de deux manières. La première ce fut fort

innocemment par les philosophes Caldéens, lesquels adonnés à la prédiction du futur par les influences des astres décrivoient la nature de chaque Planete, suivant les propriétés qu'ils croyent que ces corps Celestes communiquoient au monde inférieur, et particulièrement aux hommes. Comme ils disoient, par Exemple : Que Vénus étoit une planete féminine, laqu'elle influoit l'amour, la tendresse, et les autres qualités qu'on lui attribüe ; le peuple s' imagine qu'il avoit dans cet astre une Déesse lascive. Ces Savans ayant dit, que les influences de Mars, produisoient du courage, de la valeur, et de l'inclination à la guerre ; on crût semblablement qu'il y avoit dans cette planète un Dieu de cette nature. Enseignant aussi que Venus, jointe avec Mars, adoucissoit la fureur de cette derniere planete, et que l'union de ces deux astres rendoit les hommes lubriques et les femmes encore d'avantage quand quelqu'un avoit cette constellation dominante à la naissance : Le Vulgaire crût réellement que ces deux Divinités, avoient ensemble un commerce malhonnête, et qu'ils pouvoient produire un autre Dieu, c'est a dire un amour lascif et adultere. Ces reveries furent encore augmentées en second lieu par les Poètes, dont les vers étoient dans la bouche de tout le monde : car prenant occasion d'inventer des fables sur le même sujet, cela leur donna lieu de debiter une infinité de contes ridicules, lesquels embroüillèrent une Doctrine véritablement bonne et solide. Ils le firent d'autant plus facilement, que les Egiptiens et les Mages ne publioient pas leur Doctrine, avec la simplicité que l'on fait aujourd'hui, croyant que le Vulgaire ne méritoit point, où qu'il n'étoit pas capable de concevoir les choses sublimes : C'est pourquoi ils ne s'expliquoient que misterieusement et par paraboles, n'écrivant aussi que sous des figures, auxquelles ils donnoient une certaine signification. Sur toutes ces choses les Poètes, partie en les imitant, partie en encherissant sur eux, en formerent enfin des fables misterieuses, que le peuple adopta sans les examiner ; et de là se forma cette monstrueuse idolâtrie, qui eût si longtems cours sur la terre, laqu'elle règne encore en divers endroits, sous d'autres fondemens, et sous d'autres noms. Les mêmes Prêtres et philosophes établirent un culte de ces Dieux, lesqu'elles Divinités signifioient pour la plûpart les attributs du premier Être souverain : Minerve [par Exemple] marquoit la Sagesse Divine ; Hercule, la force qui abat les Géans, où les enfans rebelles de la terre, et ainsi des autres. Outre les sacrifices et les ceremonies misterieuses qu'ils introduisirent, afin que le peuple observât avec encore plus de facilité, les Loix établies par les plus sages pour le bien de la société : Outre ces choses, dis-je, ils enseignerent de plus l'immortalité de l'ame, disant ; que celles des mechans animeroient apres leur mort

des animaux de semblable nature, que celles des bons au contraire monteroient au Ciel avec les Dieux, et que l'âme de ceux qui tenoient le milieu entre les deux extrêmes, iroit habiter le corps d'une vache. Ils avoient encore consacré aux Dieux, plusieurs animaux utiles au païs ; ayant deffendu sous peine d'être regardé comme sacrilege, et par conséquent être puni de même, de tuer une Vache, un Belier, un Boue, un Ibis, et autres semblables bêtes, par les raisons qu'on peut voir dans le traité d'Isis de Plutarque. C'est pourquoi ils representoient Osiris sous la forme d'un Veau ; Isis sous celle d'une Vache, et la Vertu par laqu'elle les hommes et les animaux se multiplient, étoit représentée sous la figure du Boue, l'animal le plus lascif : Les grecs la representèrent ensuit par l'image de Priape, dont la statue ne pouvoit être fait que de bois de figuier, par la ressemblance que son fruit à avec la partie du sexe féminin.

Ces choses et un grand nombre d'autres que je veux abréger autant qu'il m'est possible, d'autant que les savans ne les ignorent pas par la lecture des Anciens Auteurs, ont produit une absurde et ridicule idolatrie à la place d'une doctrine philosophique, laqu'elle ne manquoit pas de sagesse. Car au commencement les Temples des Egiptiens, n'avoient ni images ni statues d'aucun Dieu. L'on commença peu a peu de les introduire ; néanmoins ce fût avec la tête de quelqu'animal, lequel par son Hieroglyphe marquoit la nature d'une telle Divinité. Par Exemple : Mercure qu'ils apelloient *Anubis*, avoit la tête d'un Chien, d'autant qu'il est le plus disciplinable et le plus raisonnable des animaux. Le Soleil avoit la tête d'un Épervier, pour signifier qu'il voit et fait voir tout ; cet oiseau ayant la veüe la plus fine et voyant de plus loin. Ainsi du reste. Sur quoi les Poëtes Grecs, pour se moquer des Egiptiens, firent cette fable : Que lorsque les Titans escaladerent le Ciel, les Dieux effrayés et remplis de crainte se transformerent sous la figures de ces animaux, s'enfuyant en suite en Egipte, dont les peuples les cachèrent dans leurs Temples.

La Superstition pris donc alors une telle autorité, non seulement dans l'Egipte qui en étoit la source, mais même dans les païs voisins comme la Perse, la Caldée, et autres, qu'on ne reconnût plus dans la suite l'ancienne Religion. Les Prêtres mêmes, qui la gouvernoient d'intelligence avec les Rois, voïant que cette superstition et les cérémonies du culte plaisoient fort au peuple, qui y paroissoit fort attaché, comme il l'est encore aujourd'hui ; voyant, dis-je, que cela ne nuisoit point ; mais qu'au contraire cela contribüoit en quelque maniere à retenir les peuples dans le devoir, ils les laisserent aller ou leur penchant les portoit ; d'autant plus que cela augmentoit encore

essentiellement l'autorité du Sacerdoce et celle des Princes. Je ne sais pas même si ce ne fût point pour la rendre plus grande qu'ils firent croire que le Dieu souverain, (Osiris,) s'incarnoit et vouloit bien vivre avec eux, sur la forme du fameux Veau Apis. L'on connoissoit cet animal Divin, à certaines marques extraordinaires qu'il devoit avoir. Ce qui flatoit fort la nation d'avoir le vrai Dieu chés elle ; ayant grand soin au surplus de lui fournir abondamment de quoi vivre, par les grandes largesses qu'elle faisoit aux prêtres, a fin d'avoir la Divinité propice. Toute l'Egipte étoit dans le deuil et dans la tristesse quand cette incarnation n'arrivoit pas, où bien après la mort de ce Veau qui n'étoit pas immortel, puisqu'il buvoit et mangeoit comme les autres.

Il faut remarquer de plus, que toutes les villes capitales des provinces, avoient leurs Dieux et leur culte particulier. Cependant tous en general adoroient Osiris et Isis, avoient de semblables preceptes, faisoient profession des mêmes vertus morales, aussi bien que de vivre avec de pareilles regles pour entretenir l'union dans la société, et empêcher la violence des plus puissans.

Quoiqu'il soit vraisemblable que la fin de la Religion est bonne, puisqu'elle tend à faire craindre ceux qui manquent d'observer les preceptes et les Loix de leur païs ; néanmoins nous alons faire voire très clairement dans la suite, que les deux autres parties de la Religion ; qui consistent en la connoissance du Premier Être, (qu'on appelle Dieu ;) comme dans le Culte qu'on veut lui offrir ; que ces deux parties, dis-je, dépendent du caprice des hommes, lesquels ont pensé d'une manière ou d'une autre, aussi bien que de la superstition populaire, laquelle par la suite du tems corrompt toutes choses, quelques bons qu'elles soient dans leur origine.

[À la marge : Religion des Juifs] L'Egipte étoit dans cet état de superstition, lorsque ce peuple qu'on appelle Juif, habitoit dans ce Royaume. Je suis assés du sentiment de Marsham, lequel dit après Manethon : que les Arabes voisins s'étant emparés de ce païs, ces nouveaux maîtres traiterent fort mal les descendans d'Heber et d'Abraham, qu'on apelloit alors Hébreux ; et a present Juifs, comme descendans de Juda, l'ainé de Jacob. Moïse homme âgé et très savant parmi eux, excita sa nation à sortir de cette terre, afin d'en aller chercher une autre ou elle pût vivre plus a son aise, et hors de l'esclavage. Il fût suivi d'environ six cent mille hommes propres à porter les armes, sans compter les vieillards, les femmes et les enfans, lesquels lui donnerent beaucoup de peines à gouverner, pendant près de quarante ans qu'ils furent errans dans les deserts. La superiorité de son esprit, favorisé par la fortune dans les besoins les plus

pressans, l'ayant toujours tiré d'embarras ; il fit passer pour miracle le passage de la mer Rouge, laquelle étoit à sec par le reflux des eaux qui s'étoient retirées dans ce tems-là, lesquelles en revenant avec le flux ordinaire, submergerent ceux qui s'étoient hasardés temerairement à les poursuivre. Avec un pareil bonheur Moïse fût conduit par des ânes sauvages ; et il trouva sur le mont Horeb, les fontaines qui donnerent de l'eau à ce peuple altéré, et à demi mort de soif. Par une semblable fortune il contenta cette nation, laquelle étoit ennuyée de vivre de la manne, qui tombe communément sur les herbes de ces déserts ; ayant eû à son secours le passage des Cailles, que le vent du midy pousse tous les ans de ce côté-là. Ces choses et plusieurs autres qu'il eût l'adresse de faire passer pour des miracles, qui marquoient l'assistance de Dieu qu'il vouloit qu'on adorât ; ceci, dis-je, lui donna aussi la confiance de faire croire à ce peuple grossier, qu'il parloit familièrement et face à face avec la Divinité, laquelle, disoit-il, lui avoit dicté et écrit de sa propre main sur les deux tables de pierre les principaux préceptes de sa Loy. Fondé sur la même autorité il dicta aussi à ce peuple les cérémonies avec lesquelles Dieu vouloit être honorée.

L'intention de cet homme sage et de ce grand philosophe étant d'abolir l'idolatrie et la superstition dans laquelle les Juifs avoient été nouris en Égypte, d'où ils sortoient. Dans ce dessein il établit la croyance de l'Unité d'un Dieu Eternel, duquel tout dépend et de qui provient le bonheur ou le malheur des hommes, quand ils vivent, ou ne vivent pas, conformément à ses Loix.

Il promet de grandes félicités et des récompenses, (*dans cette vie,*) à ceux qui observeroient les dix commandemens principaux, aussi bien que ceux qu'il ordonne dans ses Livres, et qui satisferoient au culte et aux cérémonies qu'il établit : menaçant au contraire des plus grands malheurs en ce monde, ceux qui transgresseroient la Loy et le Cérémonial. Afin aussi que ce peuple ne retombe plus dans l'idolatrie des Égyptiens, il ordonne qu'il n'y aura qu'un seul Temple, dans lequel on ne renfermera que l'Arche contenant les Préceptes. Il défendit encore la Peinture, de même que l'art de faire des figures d'hommes, ou d'animaux, avec la pierre ou le métal. Enfin pour faire oublier la superstition du Bœuf Apis, et des autres animaux, que l'on regardoit non seulement comme sacrés en Égypte, mais que l'on adoroit encore comme des Dieux ; il ordonna qu'il immoleroit dans les sacrifices que l'on feroit à Dieu les mêmes animaux, lesquels étoient le Veau, le Bœuf, la Vache, le Bouc et plusieurs autres, comme ceux qui plaisoient le plus à l'Être Suprême. Il défend le cochon, d'autant que cette viande est

propre a donner la Lepre, maladie assés commun dans ces païs chauds et secs. Il déffend de manger le sang, aussi bien que de se nourir des animaux dont la chair est contraire à la santé, comme le Chameau, le Cheval, l'Âne, etc. Il déffend aussi l'usage des poissons qui ont une écorce, coñe les huîtres, etc. ; de même que ceux qui n'ont point d'écaïlles, c'est a dire les angüilles, et autres semblables. En un mot il à choisi tout ce qu'il avoit trouvé de meilleur dans les Loix morales des Egíptiens, chés lesquels il étoit né. C'est pourquoi il décrit dans ses cinq Livres, pour le bien de sa nation, tout ce qui lui plaît et qui lui paroît bon ; n'ayant affaire qu'à des peuples grossiers et ignorans qui sortoient d'esclavage, lesquels n'avoient pas assés d'esprit pour le contredire : Ils ne laissoient pas cependant de le faire souvent ; quoiqu'ils ne sçüssent faire que des briques. Néanmoins pour le soulager, il en avoit choisi entr'eux soixante et dix, des plus sensés et des plus venerables, pour être du secret ; lesquels formoient le *Sanderim*, ou le Conseil, qui jugeoit alors de toutes choses.

Il faut avoüer que ce grand Legislatteur commence son Livre de la Generation des choses d'une maniere toute sublime, et convenable à la majesté de Dieu. Mais soit qu'il ait voulu s'accommoder à l'intelligence de ceux qui le suivoient, ou bien qu'il ait voulu excuser la Divinité ; (comme si elle avoit besoin d'être excusé,) de ce que le monde est rempli de miserés, par l'une ou l'autre de ces raisons, il tombe dans plusieurs absurdités des plus grossières. Par Exemple : En parlant du Paradis Terrestre, comme aussi en faisant la description de l'*Arbre de Vie*, et de cet autre de *la Science du bien et du mal* ; du Serpent qui par un prodige merveilleux parle, afin de tenter Eve, laqu'elle se laisse seduire et seduit ensuite son mari, dans l'esperance d'être semblables aux Dieux ainsi qu'il lui avoit promis, d'où il en est arrivé tous les malheurs qu'on attribüe a la fable de la Pomme fatale. La honte qu'ils eurent de se voir tous nuds après leur désobeissance ; Les habits de peau que Dieu même leur fit pour couvrir leur nudité ; Le Conte du Deluge, avec tous ses événemens et ses circonstances ridicules ; Le monde repeulé par les trois enfans de Noë ; Son ivresse, et le respect de deux de ses fils qui couvrent sa nudité. Le choix que Dieu fait d'Abram ; L'Ange qui lutte avec Jacob ; la femme de Loth changée en statue de sel, etc. Enfin quantité d'autres choses à peu près semblables, lesquelles n'ont que l'autorité de l'homme qui les raporte. En effet elles sentent plus son caractère que celui de la Divine Sagesse ; d'autant plus qu'il n'y a aucune raison qui puisse les faire croire que la puissance superieure de celui qui dit les avoir sù de Dieu même. Aussi enjoignoit-il de les croire sous peine d'être lapidé, en cas

que sept personnes rendissent temoignage que l'on fût infidele. Les Juifs vécurent sous cette Loy après avoir conquis la terre de Canaan, dont ils eurent ordre d'exterminer par le fer et avec une cruauté inouïe toutes les créatures. Ordre terrible, et que Moïse disoit avoir reçu de Dieu ; mais plutôt dans la crainte que le peuple idolatre de ce païs, rempli de superstition, ne communiquât à sa nation d'autres sentimens, que ceux qu'il vouloit lui inspirer. Néanmoins après sa mort, le vainqueur plus humain, ne laissa pas de pardonner a quantité de belles filles, et jeunes garçons qui demandoient misericorde, que l'utilité de se faire servir par ces esclaves, leur fit accorder : Mais ce fût l'origine de la superstition qui fit souvent écarter ce peuple, porté naturellement a l'idolatrie, de la Loy qui leur avoit été prescrite par Moïse. Cependant ils ne laisserent pas de vivre assés bien près de quatre cent ans, pendant lequel tems ils eurent pour Judges les Prêtres, en qui résidoit toute l'autorité ; lesquels s'attribüoient encore, pour se rendre plus respectable, le don de communiquer avec l'esprit Divin, et celui de prophetiser : de manière que leurs paroles étoient reçûes comme des Oracles. Prerogative qu'avoient les prêtres Egiptiens, et que ceux de toutes les autres sectes veulent persuader, (autant qu'ils le peuvent,) être attachée a leur caractère de Ministres des Dieux. L'on pouvoit révoquer en doute le fait comme une imposture, inventée par ceux qui doutent de la vérité de semblables choses, si l'on ne voyoit encore parmi nous : Que ceux qui sont les chefs du Sacerdoce, se font souffler le St. Esprit pour leurs confreres, lesquels leur donnent aussi l'autorité de décider sur tout ce qui leur plait en matiere de Religion. Néanmoins l'esprit Divin dont ils se disent remplis est fort discordant dans la bouche des uns et des autres, au grand scandale de ceux qui sont obligés de les croire, comme on le voit souvent, et même encore aujourd'hui.

La plus grande partie des nations ont eû beaucoup de vanité, soit sur la noblesse de leur origine, où sur la superiorité de l'esprit. Par Exemple : Les Romains se disoient descendus du Dieu Mars ; Les Grecs se vantoient d'être les plus raisonnables, et de surpasser toutes les autres nations en Sagesse et en police ; aujourd'hui même on à encore de la peine à persuader aux Chinois, qu'il y a d'autres peuples policés comme eux. Mais le peuple Juif encore plus orgueilleux que tous les autres, malgré son esclavage et sa misère ; s'est vanté, et se vante encore aujourd'hui, d'être la nation choisie et bien aimée de Dieu ; preferablement à tous les autres peuples, qu'elle regarde comme des reprovés par la Divinité même : cet exemple est suivi, à la verité, par toutes autres sectes religieuses. Il est vrai que c'est une vanité fort commune à l'homme de

croire, non seulement que le mérite de ses ancêtres le doit faire estimer, mais encore celui de sa nation. Pour prouver donc ce qu'ils presumoient être, les Juifs ont inventé, ou supposé, beaucoup de prodiges plus fabuleux que ceux des Grecs, et l'on peut même dire qu'ils même dire qu'ils ont encheri en plusieurs choses sur toutes les autres Religions. On lit, (par Exemple,) dans leurs Livres qu'ils appellent sacrés, que les Anges étoient fort familiers, les apparitions et les visions étant fort communes. Nombre d'hommes prophétisoient, se disant remplis de l'esprit Divin ; c'étoit même une espèce de profession parmi eux, car on alloit au prophète, comme on iroit ici aux Devins, et ils les apelloient *Voyans*.

Enfin lassés d'être gouvernés par les Juges et par les Prêtres prophetes, ils voulurent avoir un Roy. Saül fût le premier. Ensuite David lui succeda, après avoir usurpé le Trône sur la famille Royale. Ce Prince ayant fait assassiner le mari de sa maitresse, eût d'elle Salomon qui régna après lui. Ce Monarque étant fort savant, ils ont feint que Dieu lui ayant demandé ce qu'il désiroit, il le pria de lui accorder la Science et la Sagesse pour bien gouverner. Ses écrits ont été conservés parmi eux comme sacrés : Quoiqu'il y en ait qui sentent fort l'athéisme, tel qu'est l'Eclésiaste ; et un autre en vers, où il décrit ses amours avec la fille du Roy d'Egypte. Cependant ils avoüent que ce Prince, qu'ils mettent au rang du plus sage de tous les hommes, eût tant de foiblesse pour les femmes, qu'il aimoit avec passion, qu'elles le firent sacrifier aux Idoles pour leur plaire, et il mourût ainsi dans l'idolâtrie. Néanmoins il reste canonisé dans leur idée, comme le plus sage et le plus savant de tous les mortels. Ils disent aussi de David son père, que c'étoit le plus doux de tous les hommes, et dont le cœur étoit entièrement suivant celui de Dieu ; cependant il ne laissa, pas quoique vivant, de mêler avec la pitié la cruauté envers ses ennemis, (qu'on estime Vertu) ; et en mourant il ordonna à son fils de faire périr tous ceux, auxquels il avoit promis de ne point faire de mal tant qu'il vivroit. Mais cette nation ne se contente pas de rapporter dans ses Livres, des prodiges anciens et fabuleux dont elle n'a point de temoins, elle en raporte encore de son temps, capables de faire rire les plus crédules. Tels sont : La chute des murs de Jericho au son de trompetes. La vie et las forces de Samson qui dépendoient de sa chevelure ; les 300 Renards a la queue desquels il attache des flambeaux de paille, afin de brûler les moissons de ses ennemis ; La mâchoire de l'âne avec quoi il tue tant de Philistins, laqu'elle lui fournit ensuite une fontaine d'eau pour éteindre sa soif. L'Ane de Balaham qui parle. La Baleine qui engloutit Jonas pour le mener, malgré lui, prêcher à Ninive.

Enfin une infinité d'autres faits prodigieux, que leurs Livres presentent a tout moment au Lecteur, sur lesquels ce peuple a encore enchéri dans la misere ; en forgeant le Livre du Talmud ; Lequel est très respecté des Juifs, et où l'on raporte des événemens prodigieux et au dessus des miracles, que l'on sûce avec le lait plus doux que le miel. Rien n'étant plus agreable aux enfans et aux ignorans, comme les choses qui surpassent beaucoup le sens commun. Car en general l'homme aime le merveilleux ; et comme c'est avec ceci qu'on élève les enfans en leur persuadant que cela est facile a la puissance Divine, cela fait qu'on croit d'autant plus aisement, que peu de personnes sont capables de les aprofondir. Mais revenons un peu à l'état de la Religion Judaïque.

Après la mort de Salomon, le Royaume fût partagé. Jeroboham se servant des pretextes que l'Historie raporte fut suivi par dix Tribus, lesqu'elles fondirent le Trône d'une nouvelle monarchie dans la ville de Samarie, qui en fût la capitale. Pour faciliter la dissension, afin qu'ils ne pussent jamais se reünir avec les autres, ce nouveau Roy laissa abandonner les Juifs qui l'avoient suivi, dans toutes les superstitions d'un culte idolatre quoiqu'ils suivissent cependant les mêmes Loix, et les mêmes préceptes que ceux de Juda : Ce Prince politique sachant bien, qu'une croyance commune et semblable facilite la liaison d'amitié ; et qu'au contraire rien n'éloigne plus un homme de l'autre, comme la contrariété des opinions, particulierement en matiere de Religion. Mais la philosophie Grecque s'étant introduite dans la Judée, les Juifs commencerent à sortir des bornes de leur ancienne doctrine, et philosophernt très vivement. Dans Jerusalem même il s'éleva encore une Secte, contre les opinions courantes, dont un certain Docteur apellé Sadoc fût l'auteur. La superstition de la plupart des Juifs étoit montée pour lors à un point fort haut : Ils avoient non seulement introduit l'immortalité de l'ame ; mais les uns croyoient de plus la metempsicose de Pitagore ; les autres admettoient des Enfers ; quelqu'uns mêmes pensoient que les suplices étoient éternels ; d'autres disoient que ce n'étoit seulement que pour un tems, ou une espece de Purgatoire. Enfin ils avoient introduit plusieurs autres dogmes, qui n'étoient pas dans la Loy de Moïse, ni suivant la croyance de leurs Pères. Ce fût donc dans ce tems là que Sadoc s'éleva et prêcha contre ces superstitions ; voulant remettre l'ancienne opinion de la mortalité de l'ame avec celle du corps, bannir les chatimens et les recompenses ailleurs que dans ce monde, supprimer les idées superstitieuses, et enfin introduire une Réforme dans la Loy, comme il est arrivé dans la nôtre les siècles précédens. Ce Docteur fût suivi d'un grand nombre de Sectateurs lesquels ayant de l'inclination à jouir

tranquillement des plaisirs de cette vie, trouverent dans cette doctrine de quoi se metre l'esprit en repos. C'est pourquoi la plûpart des personnes riches suivirent cette opinion coñme la plus ancienne, fondée sur l'autorité des Ecritures, et la croyance de leurs ancêtres. Cependant le peuple qui n'est jamais rassasié de superstition, continua encore dans cet état, de même qu'auparavant, sous le nom de Pharisians ; lesquels affectoient de paroître meilleurs que les autres, par les ceremonies exterieures qu'ils pratiquoient avec exactitude.

[À la marge : Religion des Chrêtiens]. Les Romains ayant soûmis la Judée. Quelque tems après un Homme de bien de leur nation s'éleva entr'eux, et enseigna une morale très sainte et très parfaite ; mais comme il haïssoit la mensonge et l'hipocrisie des Phariens, aussi bien que l'injustice des gens de Loi, il prêcha fortement contre eux, et s'attira leur indignation. Sa vie sans reproche, et ses paroles sages qui favorisoient la justice et l'équité, lui attirerent la veneration des peuples ; d'autant plus qu'il leur déclaroit n'être pas venû pour altérer ou détruire la Loy, mais pour l'accomplir ; c'est a dire pour les exhorter, par son exemple, à l'accomplissement et à l'observation des préceptes. Comme ce peuple ne pouvoit se desabuser, quoique dans la captivité, d'être la nation chérie de Dieu, laqu'elle attendoit un Libérateur qui devoit mettre l'empire du monde sous sa domination ; dans cette idée ils suivirent cet homme, aussi admirable par la bonté de ses mœurs que par la sainteté et la pureté de sa doctrine ; plusieurs auroient même voulu le déclarer leur Roy et leur Messie, et prendre les armes pour se mettre en liberté. En effet ceci fût la cause de sa mort, car les Scribes et les Pharisians, craignant d'un côté la colere de Romains, et de l'autre ayant envie de se défaire de ce persecuteur, ils l'accuserent du crime de Lèze Majesté. De maniere qu'il fût condamné à mourir sur la Croix ; ou il mourut en effet. Cependant comme la morale qu'il avoit prêchée étoit *très* sainte ; ses disciples publierent après sa mort qu'il étoit resuscité, et qu'après plusieurs aparitions ils l'avoient vû monter au Ciel. Quelques uns disent même qu'il est assis à la droite de Dieu, qui étoit son père : Comme si l'Éternel avoit deux bras et deux mains. Ses disciples prêcherent sa morale, et l'unité d'un Souverain Dieu créateur de l'Univers, contre le grand nombre de Divinités superstitieuses que la terre adoroit alors. Ce qu'ils firent avec un tel succès, qu'en peu de siecles les Idoles furent abatües. Rien n'étant si facile que de detruire une Religion, quand on la prend par son foible, et par les absurdités qu'elle renferme. Aussi rien n'étoit il plus facile que de faire connoitre, qu'on adoroit un Jupiter adultere, une Vénus

lascive, et toutes les autres Divinités vicieuses que les payens adoroient, lesqu'elles étant imitées rendoient l'homme impie et scelerat. L'on oposoit à la Loy des Idoles, une doctrina chaste, pure, remplie d'une charité très utile à la société, et qui enseignoit de plus l'art merveilleux de dominer sur ses sens et ses passions. La plus grande partie des hommes aiment fort la Théorie d'une doctrine austere, mais leur amitié ne va pas jusqu'à la Pratique. Je fais cette reflexion en passant ; afin de faire voire en general l'extravagance de l'homme, lequel aime l'impossibilité de ceux qui répugne aux sens et au passions, comme s'il avoit la facilité de pouvoir aller contre ! Plût à Dieu qu'il l'eût. On peut même ajoûter, que s'il ne met pas ce pouvoir chimérique en usage, il ne laisse pas cependant de l'admirer et de le regarder, comme un moyen tres utile pour le rendre meilleur. Quoiqu'il en soit cette Doctrine fût facilement embrassée par la plus grande partie de gens de bien, lesquels n'y trouvoient rien que de bon et d'équitable pour la société : Les Payens mêmes la vouloient bien permettre pourvû que ce Legislatteur pris place avec les autres Dieux. Mais comme les Princes et les Magistrats craignoient un bouleversement dans l'Empire Romain ; en détruisant le culte superstitieuse de l'idolatrie, comme les nouveaux Chrêtiens le prétendoient ; d'ailleurs se trouvant fort bien en vivant avec les dispositions presentes, qui leur procuroit la commodité d'imiter les Dieux qu'ils adoroient, et d'un autre coté leurs Prêtres s'oposant a cette nouvelle secte, laqu'elle les auroit privés des sacrifices et du revenu des offrandes, dont ils subsistoient : Par toutes ces raisons et plusieurs autres, les premiers Chrêtiens eurent beaucoup à souffrir jusqu'à ce que l'Empereur Constantin embrassa lui-même, tant bien que mal, cette Religion, et qu'il en eût permis le libre exercice par tout l'Empire. En effet son exemple établit le culte de l'Être Supreme.

[À la marge : S. Justin et autres]. Il ne s'agissoit que de savoir quel étoit l'homme qui avoit établi ce Culte. Nous trouvons dans les apologies faites par de très habiles gens en faveur du Christianisme, dans le tems qu'il étoit persécuté par les païens : On trouve, dis-je, qu'une partie des Chrêtiens croyoient que Jesus étoit un homme sage et parfait, ou même un prophète rempli de l'esprit Divin ; d'autres au contraire lui donnoient la qualité de Dieu, d'autant que cet homme n'avoit pas déclaré nettement ce qu'il étoit ; n'ayant peut être eû d'autre intention que de corriger les mœurs, et d'exciter par là les hommes à bien vivre entr'eux. On trouvoit seulement dans les Livres qui parloient de sa personne, qu'on apelle Evangiles, qu'il se qualifioit le plus souvent du titre de *Fils de l'Homme* ; quelquefois aussi de celui de *Fils de Dieu*.

Cependant ce terme étoit encore équivoque, d'autant qu'il est dit dans les Anciennes Écritures : *Vous êtes tous des Dieux, et tous fils de Dieu* ; Puisqu'en effet tous les hommes sont ses enfans, ses productions, et ses creatures. Il paroît même que les deux premiers Evangelistes en parlent comme d'un homme, le troisième comme un grand prophète envoyé de Dieu, pour enseigner l'unité d'un seul Être éternel, et la pratique d'une morale vertueuse et sainte ; mais le quatrième qui écrivit longtems après sa mort, (une semblable dispute s'étant déjà élevée,) le fait fils de Dieu. Ce qui fit que la superstition et l'ardeur du zele emporta la multitude à le croire effectivement fils du Très-Haut, et lui-même vrai Dieu. Cependant comme il étoit question de rendre quelque raison, du moins aparente, de ce qu'il pouvoit être au même temps vrai homme et vrai Dieu ; à cet effet ils emprunterent de la Trinité de Platon, (sa doctrine étant alors en grand vogue,) le fils inexprimable que Dieu le Pere produit en se considérant, lequel s'étoit incarné et avoit pris la figure humaine, pour venir lui-même nous prêcher la Loy, par ses paroles, et par son exemple. Mais la morte honteuse embarrassant encore ceux qui examinent, on à trouvé que le péché de la Pomme ayant rendu damnable le genre humain, et l'offense faite à Dieu étant infinie : Il n'avoit pas falu moins que les merites infinis, et les souffrances de son fils revêtu de nôtre humanité, pour apaiser sa colere, et ouvrir las portes du Paradis ; par où cette homme Divin est entré le premier, suivi de plusieurs autres qui l'accompagnoient dans cette merveilleuse entrée. Pour encherir même sur les Juifs, on croit qu'il est encore resté parmi nous, non pas comme en Egipte sous la forme du Bœuf Apis, mais sous les aparences du Pain ; qui est la nourriture spirituelle de ceux qui croient en lui, lesquels mangent cette chair Divine ; dont on veut que la Manne et l'Arche d'Alliance soient le simbole : cette Alliance même avec son peuple, à l'exclusion de toutes les autres nations qui ne croient pas ces choses, est bien plus étroite que l'Ancienne Alliance, par des raisons inutiles à dire, et que les Docteurs de cette Religion savent fort bien. Cette Religion veut que l'on croye encore, outre les choses precedentes, l'immortalité de l'ame, la Résurrection des morts, les peines de l'Enfer et les recompenses du Paradis. Elle exige aussi de croire, que la mère de cet homme Divin le conçût par la Vertu de la Troisième personne de la Ste. Trinité, et qu'elle resta Vierge quoiqu'elle l'ait enfanté comme font toutes les autres femmes. Avec ces choses principales, il y en a encore un grand nombre d'autres dont les Livres de cette Religion sont remplis, que l'on fait suçer avec le lait aux enfans ; et que par habitude on croit ensuite jusqu'à la mort. Les savans peuvent observer de plus : Que la

Religion Chrétienne a retenü beaucoup de superstitions de l'ancienne idolâtrie Romaine, entre lesqu'elles l'apotéose, ou canonisation des Saints qu'on adore n'est pas la moindre, de même que l'expiation des péchés, à l'imitation des Initiés. Cependant le Redempteur qu'on a supposé, afin de sauver la Divinité de l'homme, devient inutile par deux raisons. La premiere : Parce que la plus grande partie du monde est damné, soit qu'ils transgressent la Loy, ou qu'ils ne la connoissent pas. La seconde est : Que d'une autre part on suppose un Être qu'on appelle Diable, lequel combat toûjours la volonté du Dieu suprême, sollicitant les hommes à faire le contraire de ce que la Divinité ordonne. Ce qui est non seulement absurde, mais effroyable a dire ; en effet on ne peut pas comprendre que le Démon, qu'on considere comme malheureux, puisse contrarier et vaincre Dieu en tout.

L'on peut donc dire avec quelqu'évidence que ces choses paroissent bien de l'invention humaine, mais non pas de celle de la Sagesse eternelle, quoique les ministres de la Religion qui les ont établies dans leurs Assemblées assurent le contraire ; d'autant plus qu'ils veulent qu'on croye encore, que Dieu parle et s'explique par leur bouche, dans tout ce qu'ils veulent ajoûter ou diminüer à la croyance commune. Pour se faire croire avec plus de facilité, ils font craindre le fer et le feu à quiconque oseroit le nier. Par cette voye sûre ils imposent silence à ceux qui voudroient parler contre leurs Illusions, et qui pouroient penetrer plus avant. Les autres qui font la plus grande partie [le Vulgaire], croyant bonnement et avec facilité tout ce qu'on leur débite, quelque extravagant qu'il puisse être, cette croyance aveugle fortifie beaucoup leurs Prêtres ; lesquels les incitent à n'avoir aucun scrupule, en poursuivant jusqu'à la mort, ceux qui sont dans une autre opinion, que celle que le Sacerdoce aprouve. Mais arrêtons nous un peu. Le respect que je dois avoir pour cette Religion, n'empêche de parler d'avantage, contre les choses incroyables, et remplies d'absurdité, qu'elle propose à la croyance de ses fidelles. Cependant elles n'égalent pas les sotises que l'on trouve écrits dans l'Alcoran de Mahomet, lequel ne prit pas le nom de Dieu, mais seulement celui de prophete et d'ambassadeur de la Divinité.

[À la marge : Religion des Mahometans] Cette Secte parut environ 600 ans après la mort de Jesus-Christ. Mahomet son fondateur s'étant aquis quelque credit parmi les Arabes de sa nation, il forma le grand dessein d'établir une nouvelle Religion. Le Moine Sergius l'aida. Il prit de Moïse l'Unité d'un seul Dieu créateur de l'Univers, aussi bien que les préceptes de morale, suivis par les Hébreux, et par les Chrétiens. À l'égard des

femmes il suivit l'usage des Juifs, qui permet d'en avoir plusieurs légitimes, accordant de plus la liberté d'avoir encore des Concubines ; ce que les Sages Legislatteurs ont permis, afin de donner nombre d'enfans à la Société, dont la force consiste dans la multitude des Citoyens. Il institua encore quelque'autres choses qu'il jugea nécessaires, tant pour le Culte, que pour une autre fin. Dans l'intention de ne point offenser les Chrétiens, il fit de Jésus un prophete respectable. Il n'osa pas lui-même prendre aucun autre titre que celui de prophete, envoyé par le Souverain Être pour corriger les Ecritures corrompües, et pour rétablir le culte de l'Unité d'un seul Dieu. Mais la correction qu'il a faite de ces Ecritures est si pleine d'extravagances, qu'il n'y qu'à lire son Alcoran pour y trouver le caractere de l'homme, lequel parle à des Arabes grossiers. Cependant tous ces Contes non seulement sont crus, mais même admirés par ceux de cette Religion. Il est vrai que cela est commun à tous les peuples qui ont un culte religieux ; car plus les imaginations extravagantes sont grandes, plus elles sont le sujet de leur admiration et de leur croyance, se persuadant qu'elles viennent du Ciel : comme s'il étoit possible que la Sagesse infinie et éternelle pût extravaguer. Par l'usage de ces moyens, il eût la gloire de se faire honorer de son vivant, et adorer après sa mort. Ceux qui professent sa Religion croyent qu'il a prophétise et fait plusieurs miracles, non seulement en écrivant l'Alcoran, que Dieu lui reveloit pendant le temps qu'il tomboit en un certain extase, apellé par ses ennemis apoplexia où mal caduc ; mais en plusieurs autres manieres.

Jusqu'à présent j'ai suivi les Sectes qui ont succédé à celle des Égyptiens ; il faut à présent remonter plus haut et passer dans les Indes, afin de parler un peu de la Religion des Bracmins.

[À la marge : Religion des Bracmins] Cette Religion est aussi ancienne que celle des peuples d'Égypte, ou du moins elle [est] si éloignée que l'on n'en connoit ni l'origine, ni le tems de son commencement. Elle à été formée aussi par des philosophes ; mais, comme je le viens de dire, son antiquité es si profonde, qu'on ignore les siècles dans lesquels ils ont vecû. Ils l'atribüent cependant à *Brama*, dont les sectateurs ont tiré le nom de Bracmins, lesquels étoient proprement les Prêtres et les philosophes du païs. *Ces peuples, (dit le R. P. Bouchet jésuite, missionnaire en ce lieu,) ont des idées assés justes de la Divinité, car ils reconnoissent un Dieu infiniment parfait, lequel existe de toute éternité, et qui renferme en lui les plus excellens attributs.*

[À la marge : Lettres Edif. du IX. Rec. de 1721. Dans la Lettre adressée à feu Mr.

l'Evêque d'Avranches]. Ils assûrent que les autres Divinités qu'ils adorent en grand nombre, ne sont que des Dieux subalternes au Souverain Être, qu'ils appellent en leur Langue *Parabara Vaston*. Ce Dieu supreme en à crée trois autres inferieurs, lesquels sont *Brama*, *Vichnou*, et *Routren*. Le premier a reçû la puissance de créer, le second de conserver, et le troisieme de détruire. Mais ces trois Dieux qu'adorent les Indiens, (c'est a dire le Vulgaire,) sont, suivant le sentiment de leurs savans, les enfans d'une femme qu'ils nomment *Parachatti*, qui signifie la Puissance Supreme ; d'autant que *Para* en Indien veut dire Puissance, et *chatti*, Supreme et Absolüe. Les premiers Indiens ne vouloient signifier autre chose, au raport du P. Bouchet instruit para les savans du païs, sinon que tout ce qui arrive, soit par la création, par la conservation, ou par la corruption de êtres, tout cela, dis-je, arrive par la Puissance infinie de *Parabara Vaston*, qui est le Dieu Supreme. La superstition et la grossiereté des peuples a fait non seulement une femme de *Parachatti* ; mais encore trois personnes distinctes et trois Dieux, de ce qui n'étoit qu'une simple metaphore. Car le même Dieu est apellé *Brama* lorsqu'il cree, *Vichnou* quand il conserve, et *Routren* en corrompant. Les personnes savantes, de l'aveu de R. Pere, croient la chose telle qu'on vient de l'expliquer : C'est a dire qu'il n'y a qu'un seul et unique Dieu, lequel produit, conserve, et corrompt ; d'autant que ces trois Dieux *Brama*, *Vichnou*, *Routren*, ne sont que les enfans et les effets de *Parachatti*, qui signifie la Puissance Supreme. Par une assés grande ressemblance au Christianisme, *Vichnou* s'est incarné plusieurs fois, et toujourns pour être Libérateur où Redempteur. *Brama* lui-même, lequel donna la Loy sur la fameuse montagne que leurs anciens apelloient *Meros*, est un de ces Dieux incarné sous la figure humaine, afin de leur donner les Preceptes salutaires, que les Bracmins observent encore aujourd'hui. Mais quoique ce Pere tâche de prouver par là, le parallele qu'il y a entre cette Religion et la nôtre, néanmoins il est certain que le Mistere de la Trinité adopté par les Chrétiens ne peut pas venir de nous. Platon a été le premier qui en a donné quelqu'idée dans cette fameuse Lettre Enigmatique à Denis de Siracuse. Cependant les Bracmins ou Brachmanes étoient très illustres beaucoup de tems avant Platon, puisque Démocrite et d'autre philosophes allerent les consulter, pour aprendre d'eux ce qu'ils savoient. Je ne sais pas non plus si Moïse leur en à appris quelque chose, d'autant qu'on ne trouve rien de semblable ou d'aprochant dans ses Livres. Il est même très sûr qu'il commande de ne reconnoître qu'une seule personne Divine, c'est a dire un seul Dieu. En effet pour ne pas contrarier ce precepte, on à suposé le Mistere de trois personnes en un seul Dieu.

Cependant quelqu'uns veulent tirer par les cheveux, deux ou trois passages de ce grand Legislateur, pour prouver ce qu'ils avancent.

Il est bien possible, comme dit le Père Bouchet, que la doctrine des Égyptiens sur l'Unité d'un Dieu premier principe, soit passée jusqu'à eux. Mais le dogme de la Trinité, disent les Pirroniens modernes, aussi bien que celui de l'incarnation de ces Dieux, ne sont point dans les Livres de Moïse. Il est vrai que les Égyptiens faisoient plusieurs incarnation d'Osiris dans le Bœuf Apis ; mais nous ne savons pas comment ils l'entendoient : Car l'on n'ignore point que leur Doctrine étoit envelopée de misteres tenebreux, dans lesquels le Vulgaire ignorant ne pouvoit pas penetrer. L'on peut donc croire comme vraisemblable que le Dogme de l'Unité Divine peut être passé d'Égypte, ou bien si l'on veut de la Judée, aux Indes. Néanmoins cette connoissance est très naturelle à l'homme, d'autant qu'il sent, (pour peu qu'il raisonne,) la nécessité d'admettre un seul et unique Principe de toutes choses ; que ce Principe est éternel, et renferme en lui toutes les perfections des êtres, puisque toutes celles qu'ils ont viennent de ce premier principe qui les forme, d'où l'on en tire sa toute puissance, sa Sagesse infinie, et ses autres attributs. Le raisonnement de tous les philosophes Grecs leur a fait connoître cette vérité, que l'Être souverain duquel nous venons [de l'aveu du R. Pere même] a gravée dans le cœur de ceux auxquels il a donné la faculté de raisonner. Mais parce que ce premier Être est inconcevable, chacun par cette raison s'en est formé une idée à sa maniere ; quoiqu'en général ils ayent tous admis cette conclusion : *Tout vient d'Un, et Tout se résout en Un*. Il est donc fort douteuse de savoir au vrai, si les Bracmins ont tiré leur doctrine des Égyptiens, ou de Moïse qui l'avoit tirée d'Égypte, en ôtant la superstition ; ou bien si la nation Égyptienne ne l'avoit pas elle-même reçue des Bracmanes ; ou pour mieux dire si chacun d'eux apart n'avoit pas concû, par les mêmes reflexions, cette verité de l'existance d'un Premier Être, auquel les Bracmins avoient donné differens noms, ou attributs, suivant ses actions différentes. Semblables en cela aux Égyptiens, comme on l'a dit de leur Minerve, de leur Hercule, et des quatre Elemens, que le peuple grossier a personifiés et pris dans la suite pour des Dieux subalternes, dont plusieurs se sont multipliés par les enfans qu'ils ont produit, lesquels n'étoient autre chose que leurs productions et leurs effets defigurés ensuite par les Poètes, dont les fables ont obscurci la veritable Theologie et la connoissance d'un souverain Être éternel, que les philosophes nous avoient donnée.

Le Père Bouchet fait aussi plusieurs rapports qui ne sont pas moins douteux comme est (par Exemple) celui du nom d'Abraham et de Sara, et plusieurs autres qu'on peut voir dans sa Lettre citée à la marge. Quant à ce qu'il dit du Déluge cela peut passer n'étant pas impossible qu'il n'y ait eût quelque chose de semblable sur cet article. [A marge : Il faut remarquer aussi que toutes les nations ont parlé de quelque déluge, ce qu'il fait voir qu'il y a eût en effet quelque chose de véritable à cet égard]. Quelques auteurs ont même avancé une opinion, qui n'est pas hors de la vraisemblance : Que l'Océan ayant rompû les bornes qui joignoient l'Espagne à l'Afrique, entra par le détroit de Gibraltar et inonda les terres plus basses à la place desquelles est à présent la mer Méditerranée. Il se peut donc faire que Brama ait fait mention de cet événement, et que pareillement à Moïse il ait inventé l'Arche dans laquelle quelques hommes justes rechaperent. Invention assez bonne, puisqu'elle est propre à donner de la terreur aux méchants, qui est le but et la fin principale de la Religion. A l'égard de l'immortalité de l'ame, qu'ils veulent prouver par l'Exemple de plusieurs vaisseaux pleins d'eau exposés au Soleil, dans chacun desquels son image est visible ; on conçoit bien que les Bracmins sont dans l'opinion de croire, que tous les corps vivans sont animés par l'ame universelle du monde, (de même que le Soleil éclaire tout l'Univers,) et que cette ame est proprement ce qu'on appelle Dieu. Ce qui marque suffisamment, que leur Doctrine est semblable à celle de la plus grande partie des Anciens philosophes ; c'est à dire que Dieu, cette ame de l'Univers qui fait tous les effets de la Nature, est en toutes choses, se spécifiant suivant la composition des sujets ; ressemblant en cela au Soleil, disent les Bracmins, lequel dans de l'eau trouble ou noire paroît sombre, dans de l'eau jaune ou bleüe ; il sera à peu près de la même couleur ; et ainsi des autres. On voit aussi la pareille chose en regardant le Soleil à travers des verres colorés. Quoiqu'il en soit cette Doctrine est absolument contraire, et différente de celle du Christianisme d'aujourd'hui, par conséquent peu convenable au P. Bouchet pour établir son parallèle, à moins qu'on ne veuille dire que l'ame humaine, à laquelle seule on accorde ce privilège, n'ait quelque étincelle de la Lumière Divine, par les Lumières de l'entendement. Mais de quelque façon que cela puisse être, il est certain que cela ne prouve pas d'avantage l'incontestabilité de la Religion des Bracmins, que celle des autres ; et qu'on ne puisse croire au surplus, que le prétendue divinité de Brama, n'est qu'une imagination superstitieuse, établie dans la croyance du vulgaire ignorant et grossier, aussi bien que tous les autres qui ont pris, ou à qui on a donné ce nom. Il est même croyable que ces

pretendus Dieux n'ont dit, (ou bien on leur a fait dire,) qu'ils étoient une des Personnes Divines qui ont pris chair humaine pour enseigner aux hommes à bien vivre, que afin de donner plus de poids et plus de crédit à la Loy qu'ils vouloient faire recevoir. Il y a donc lieu de douter et de croire que tous ceux qui ont pris le nom de Dieux, ou de prophetes et d'envoyés de Très-Haut, ou qui ont supposé des naissances merveilleuses pour se donner de l'autorité dans le monde, ne meritent pas plus de crédit les uns que les autres. Mais passons à présent des Indes à la Chine.

[À la marge : Religions de la Chine] Il y a trois Religions principales dans le Vaste Empire de la Chine, suivant les Relations des Missionnaires Jesuites, auxquels il faut nous en rapporter, quoiqu'ils embrouillent assés souvent la verité, suivant ce qui convient à leur fin : cependant la certitude des faits paroît en gros. Le Pere Le Comte entr'autres, duquel je tire une partie de ce que je vais dire, se laisse échaper les paroles suivantes, par lesquelles il semble avouer que la Religion est plutôt une invention Politique, pour tenir les hommes dans la crainte, qu'une Verité Divine. «La Religion, dit il, a toujours eû quelque part dans l'établissement des grandes Monarquies... Car les peuples sont naturellement superstitieux, et se conduisent bien plutôt par la Foi, que par la Raison. C'est pour cela que les Anciens Législateurs ont toujours employé la connaissance du vrai Dieu, ou les trompeuses maximes de l'idolâtrie, pour soumettre les nations barbares au joug de leur gouvernement, etc. » En effet ce Pere à raison, d'autant que la crainte est ce qui contribue d'avantage à contenir les peuples dans la dépendance et dans la soumission ; car si les châtimens dont les Loix menacent les transgresseurs ne suffisent pas pour arrêter ceux qui esperent les éluder, souvent la crainte d'être châtiés par une Divinité invisible peut les retenir : Mais à la verité la Religion ne retient guère, que ceux qui sont d'un tempérament doux et modéré, lesquels étant naturellement craintifs, ils craignent leurs Magistrats aussi bien que Dieu. Quoiqu'il en soit, ne perdons pas de veüe l'examen que nous devons faire, des principales Religions de l'Empire Chinois.

Les RR.PP. le Comte, Martini, et plusieurs autres conviennent, que les Anciens Chinois ont perseveré l'espace d'environ 2000 ans, dans l'adoration d'un Être souverain et éternel. Ce qu'ils appellent Idolâtrie, ne s'est introduite que 800 ans avant Jésus-Christ. Ces sages Jesuites faisant leur métier, attribuent aux enfans de Noë la fondation de cet Empire, et la connoissance du vrai Dieu : Mais les Chinois pretendent que leur monarchie a commencé plus de dix mille ans avant le Deluge, suivant l'Histoire suivie

qu'ils en ont. Les Chinois assûrent, que l'ancienne Secte se conserve encore chés la plus grande partie d'entr'eux, particulièrement parmi les Savans et les gens des Lettres. Cette Secte, dit le Pere le Comte, est une espece de Philosophie ou de Politique, car a la verité on ne sait comment apeller cette Doctrine, laqu'elle paroît si obscure, qu'ils ne savent guere eux-mêmes ce qu'elle est proprement. Le Pere convient que les guerres civiles, l'idolatrie, et la superstition, ayant non seulement altéré et défiguré l'ancienne Religion, mais même aboli l'amour des Sciences. Dans ce teîns là Confucius parût, lequel par son savoir et par sa sagesse, reveilla et remit l'étude en vogue. Il n'y a pas même plus de 300 ans, que les Empereurs voulant donner de l'émulation pour les Sciences, et encourager les hommes à étudier ; ils choisirent 42 Docteurs de plus Lettrés, afin qu'assemblés dans une espèce de Concile, ils formassent un corps de Doctrine que confirmât l'ancienne, pour pouvoir ensuite être comme la Regle, que tous les Savans devoient suivre en matiere de la Religion.

La principale Divinité que les Chinois ont adorée autrefois, et qu'ils adorent encore aujourd'hui, est *le Ciel*. Non pas le Ciel matériel, mais comme l'Empereur regnant l'a expliqué lui-même aux Jesuites : *Le Seigneur du Ciel* ; c'est a dire cette *Vertu active* qui forme la Nature Universelle. La Seconde Divinité est la Terre. Ils disent que les vapeurs terrestres animées de la Vertu Celeste forment tout, aussi bien que les ames-mêmes des hommes, lesqu'elles se résolvant après la mort en vapeur, elles se rémêlent a la masse universelle ; de manière qu'ils ne croient pas plus l'immortalité de l'ame, que les peines et les recompenses de l'autre vie. Ils n'ont ni Prêtres ni Sacrificateurs. Néanmoins ils ont Culte, par lequel chaque homme dans sa sphere rend hommage à la Divinité. Par Exemple : L'Empereur seul sacrifie et brûle des parfums au Seigneur du Ciel. Les Mandarins gouverneurs des Provinces et des Villes, à l'esprit de la province, ou de la ville, dans laqu'elle ils commandent ; et chaque particulier aux esprits de sa maison, et aux mânes de ces Ancêtres. Il paroît donc que la Religion dominante a la Chine, (puisque c'est celle de savans et de ceux qui occupent les premières places,) est une espece de Atheïsme ou de Deïsme, puisqu'ils admettent l'éternité du monde animé par la Vertu Céleste, qu'est celle qu'ils considèrent comme Dieu ; l'apellant le Seigneur du Ciel, auquel (ainsi que je l'ai dit) l'Empereur seul à droit de sacrifier, comme étant celui qui approche le plus de la Divinité superieure aux autres hommes. Cependant cette Vertu Céleste étant dans toutes choses, c'est ce que le Vulgaire apelle l'Esprit de la province, de la Ville, de la Maison, et des Foyers. D'où

l'on pourroit conclure avec Baile, puisque les Magistrats et une grande partie des peuples ne croyant pas l'immortalité de l'ame, qui est la Baze de la Religion, et que d'ailleurs ce vaste païs est bien gouverné par le seul moyen des Loix morales, auxqu'elles on est fort attaché. On pourroit conclure, dis-je, qu'une République d'Athées gouvernés par de bonnes Loix, subsisteroit fort bien sans Religion, laqu'elle ne sert qu'à engraisser beaucoup de fêneans dans l'oisiveté. Il est vrai que les Chinois ne peuvent pas être censés tout à fait Athées, puisqu'ils suivent une Doctrine assés semblables à celle des Egiptiens, en ce qu'ils admettent, comme nous avons vû, l'Éternité de la matiere de l'Univers, laqu'elle est animée de cette ame Divine, qu'ils reconnoissent proprement pour Dieu. Ce n'est pas a mon avis qu'ils ayent emprunté cette opinion des Egiptiens, ni que les Chinois les ayent imités, d'autant qu'ils se sont contentés pendant fort longteîns de n'admettre rien de étranger dans leur païs : ayant même à cet effet érigé des Tribunaux severes, lesquels subsistent encore aujourd'hui, pour empêcher les novations. Cependant malgré toutes leurs précautions, ils n'on pas pû empêcher que des nouvelles Religions ne se soient introduites, par l'autorité des Empereurs qui l'ont voulû ainsi. Enfin il me suffit de dire, pour finir cet article, que ce qui a été établi et décidé dans ce Concile Chinois, est ce qui Regle aujourd'hui la croyance de gens des Lettres, qui occupent les charges du gouvernement ; comme aussi que le résultat de toute leur Theologie et de leur Physique tend à montrer la necessité de vivre selon les Loix morales de l'État, sans lesqu'elles aucune societé ne peut subsister. Quoiqu'ils ne croyant pas l'immortalité de l'ame, néanmoins un de leurs principaux points de morale est d'avoir un grand respect pour leurs Peres et leur Ancêtres [à la marge : le respect p[our] ceux qui nous ont engendré est un des principaux points de la morale chinoise, et de plusieurs au[tres] nations. Moïse ordonne d'honorer après Dieu, ses Pere et Mere], pour leurs Magistrats, et même pour ceux qui ont soin de leur Éducation ; Précepte établi avec beaucoup de raison, d'autant qu'il est la baze de la societé : D'un autre côté aussi, il faut que les supérieurs et particulièrement la Prince vive bien avec ses sujets, les régissant avec la même concorde qui se trouve entre la terre et l'esprit du ciel qui l'anime ; et comme celle-cy reçoit les influénces célestes, semblablement les sujets doivent agir suivant l'esprit des Magistrats, lequel tend au bien de la Societé. Ils sacrifient cependant aux mânes de leurs ancêtres, quoiqu'ils ne croyent pas l'ame immortelle, aportant une raison phisique assés mauvaise pour favoriser l'usage de ce culte. Ils disent donc : Que la simpatie du sang attire les vapeurs qui formaient cette âme

laqu'elle se plaît à recevoir ces honneurs, et à voir la famille qu'elle a formée ; aussi bien qu'à demeurer non seulement avec elle et avoir de la joye en la voyant bien vivre, mais encore a s'afliger et même à les châtier s'ils vivent moralement mal. Comme les Livres que Confucius a écrit, (lequel n'a pris ni la qualité de Dieu ni de son Envoyé,) renferment tous une morale très utile, c'est pour cela que les savans l'honorent [à la marge : Relation des Miss[ionnaires] Etrangers] tous comme leur maitre, et ils l'élevent jusqu'à dire, que c'est la plus parfaite creature que le Ciel puisse former.

Mais avant ce grand philosophe *Li-Lao-Kum* donna commencement à la premiere Idolatrie. C'est ainsi que le P. le Comte l'apelle, quoique le P. Martini le nomme *Taus* ; mais la diversité des noms ne fait rien à la chose, non plus que la difference des tems. L'un et l'autre convienent que c'étoit un philosophe de l'Indostan, qui fût conçu miraculeusement. Ses disciples assûrent, au raport du Père Martini, qu'il demeura 8. ans dans le ventre de sa mere. Le P. le Comte et plusieurs autres y ajoutent un Zero et disent 80. ans, après quoi elle l'enfanta. Il faudroit donc qu'elle eût vécu longtems, puisque quand elle le mit au monde, elle devoit avoir au moins cent ans ; mais quand il faut dire des sottises, les plus grosses sont les meilleurs. Soit donc 8. ou 80. ans de grossesse, enfin cet enfant miraculeux conçu par l'esprit celeste, sortit par le côté gauche de ses flancs. Cependant l'ouverture qu'il se étoit fait pour sortir causa la mort de sa mère, de laqu'elle étant en age de raison il eût tant de chagrin qu'il se retira dans une solitude pour faire penitence, où il aquit, dit-il, la connoissance du Premier et Souverain Être. Il se rendit celebre par plusieurs Livres utiles qu'il écrivit sur la Vertu, sur le mépris des honneurs et de Richesses, et sur cet admirable retraite de l'ame, laquelle en nous éloignant de monde, nous fait rentrer en nous-mêmes. Il enseigna que le Souverain Dieu étoit corporel, et qu'il gouvernoit les autres Divinités subalternes, comme un Roy gouverne ses sujets. Il disoit que le fondement de la véritable sagesse se trouvoit dans cette sentence, qu'il repetoit souvent : *La Raison éternelle (Dieu) a produit Un ; Un a produit Deux ; Deux ont produit Trois, et Trois ont produit Toutes choses.* Ses disciples qui sont encore en grand nombre, au raport du P. Martini, mettant la béatitude et la derniere Fin de l'homme dans la jouissance des biens du corps, aussi bien que dans la possession d'une vie douce, exempte de travail et de peine. Cette secte admet deux Divinités, l'une plus grande que l'autre, et toutes deux corporelles. Elle admet un Enfer et un Paradis. Neanmoins les plaisirs qu'elle promet ne sont pas seulement pour l'autre vie, mais encore pour celle-cy. Car par l'exercice de certaines

actions et par l'attachement à la méditation, on peut devenir heureux sur la terre, et posséder tout ce qu'on voudra. L'auteur de leur secte fût, dit-on, inventeur dans ce païs, de la Chimie et de la Magie, par lesqu'elles Sciences ils prétendent faire des merveilles. Cette Secte est divisée en deux partis ; Les sectateurs du parti le plus rigide prétendent, que sans les premières dispositions de l'ame à la Meditation, à la pratique de la Vertu, et à la connoissance des Siences, on ne peut parvenir à l'aquisition du second point, qui est la Felicité, laqu'elle est proprement la Fin qu'ils se proposent. Je passe plusieurs autres choses pour abreger, d'autant qu'on en peut voir le recit dans les auteurs qui ont parlé de la Chine [à la marge : Rélation de la Chine du P. Martini et au[tres]] ; lesquels disent tous ce qu'ils jugent a propos, pour soutenir la Religion dont ils font profession. Mais je n'obmetrai pas de rapporter que les Empereurs ont fait bâtir des magnifiques couvents à ses Sectateurs, fondés de bons revenus pour leur subsistance, dans lesquels ils vivent en communauté avec un supérieur, lequel ne se mêle en general que de la Police. Il y a de maîtres parmi eux qui ont des disciples, auxquels ils enseignent leur doctrine. Enfin ils ont même des instrumens de musique, desquels on se sert dans les funérailles des morts à qui l'on veut faire honneur. Comme la Science et le Savoir est leur principal but, d'autant que par leur doctrine et par les secrets de la chimie la plus sublime, ils tendent à la beatitude de cette vie, qui consiste dans une parfaite santé du corps et de l'esprit, comme aussi de vivre longtems, et même à aquerir, suivant l'opinion des chimistes ignorans, une espèce d'immortalité ; par toutes cesa raisons cette Secte a été, et est encore actuellement fort en vogue. Un de leurs Docteurs fût en si grande reputation, que l'Empereur Cham-y lui accorde le nom de *Cham-ty*, qui est proprement le nom qu'on donne au Seigneur du Ciel, et au vrai Dieu.

La troisième Secte dominante à la Chine et plus nombreuse que l'autre, est celle que adore le Dieu *Foè* ou *Fò*. Il est difficile de distinguer celui-cy, d'avec l'autre dont nous venons de parler, d'autant que ce qu'on dit de l'un se peut rapporter à l'autre, à certaines circonstances près ; il se peut faire aussi que les Relateurs, soit par ignorance ou par malice, embrouillent les choses autant qu'ils peuvent. Le P. Martini dit que cette Secte, (à l'auteur de laquelle il donne le nom de *Xaca*,) vint de l'Indostan 33. ans après la mort de Jésus-Christ ; mais d'autres disent que ce fût plus de 1000. ans auparavant. L'on dit même que ce *Fò* étoit fils d'un de ces petits Rois du Bengala ou de Ceilan. Cependant la plus commune opinion est : Que sa mère étoit Vierge, et qu'elle le conçût en songeant qu'elle avaloit un Elephant blanc. C'est pour cette raison que les Rois de

Siam et de Pegu, lesquels furent les premiers qui reçurent la doctrine de Fò, se font une éternelle et cruelle guerre, quand l'un d'eux à en possession un de ces Elephans blancs ; qu'ils font servir avec une magnificence Royale, dans de la vaiselle d'or et en un lieu superbe, le regardent comme un Dieu et ayant autant de respect pour lui, que les Egiptiens en avoient pour le Bœuf Apis. Peut être qu'ils croient comme eux, qu'un de leurs Dieux s'incarne dans cet Elephant, car ceux qui en font mention tournent simplement la chose en ridicule, sans vouloir dire le fin des raisons sur lesquelles ils se fondent. En effet la chose en elle même est tres ridicule, et ce qu'on peut dire avec vérité, c'est qu'il n'y a point d'extravagance dont l'homme ne s'avise, quoiqu'il se dise d'ailleurs fort raisonnable.

Quoiqu'il en soit la naissance de cet enfant fût admirable. Non seulement ils croient qu'il fût conçu par une Vierge apellée *Maya*, qui signifie la grande Marie ; mais qu'elle le porta 8. ans dans son ventre, après quoi il sortit par un lieu extraordinaire, c'est a dire par le côté droit, ce qui fit mourir sa mere. [À la marge : D'autres auteurs que Martini dissent aussi que semblablement a l'autre, il fût 80 ans dans le ventre de sa mere]. Aussitôt qu'il fût né, il eût assés de force pour se tenir debout, et élevant une de ses mains vers le Ciel et avec l'autre marquant la terre, il prononça ses paroles : Dans le Ciel et sur la Terre, je suis le seul qui merite d'être honore. Il se maria fort jeune et eût un fils, lequel il abandonna aussi bien que le reste des hommes, pour se retirer dans une vaste solitude, avec trois ou quatre philosophes qu'il prit avec lui. Mais il reparut à l'âge de 30. ans, disant qu'il avait eû la connoissance du Premier et Souverain Etre, et qu'il étoit rempli de la Divinité, laqu'elle lui avoit communiqué la Sience parfaite de connoitre toutes choses. Dès ce moment il devient Dieu, et par plusieurs miracles extraordinaires, il acrédita la doctrine qu'il enseignoit. Le nombre de ses disciples devint fort grand, et c'est par ce moyen que les Royaumes de Siam, de Pegu, de la Chine, de la Tartarie, et du Japon, furent infectés de ses visions. Ils assûrent même qu'il n'est pas mort et qu'il est encore vivant parmi les Tartares, chés lesquels les Prêtres ou Bonzes font voir qu'il ne meurt jamais ; d'autant qu'ils choisissent toujours parmi eux quelqu'un qui se rassemble, et l'exposent quelque fois à la veneration du peuple, mais de si loin qu'il quasi impossible à la veüe de reconnoitre la fourberie.

Les Bonzes qui sont les prêtres de cette Idolatrie assûrent que le bien et le mal qu'on fait dans ce monde ne sont pas confondus, et qu'après la mort chaque chose se recompense, d'autant qu'il y a des suplices pour les méchants, et de plaisirs pour

recompenser les actions vertueuses. Ils admettent 9. Enfers avec differens degrés de tourmens et autant de Paradis pour les gens de bien, avec différens degrés de plaisirs. Car selon eux l'âme est immortelle ; mais néanmoins le Paradis ny l'Enfer ne sont pas eternels, puisque les ames reviennent ensuite dans d'autres corps. C'est qui fait que l'on distingue plusieurs Lieux où les ames humaines vont habiter. Ils disent que Fò a été le Sauveur du monde, étant venû pour enseigner la voye du Salut, et pour expier tous les pechés. Cependant ce Dieu imaginaire étant près de la mort, on pretend qu'il déclara n'avoir parlé jusque lors qu'énigmatiquement ; mais que le Vrai consistoit dans ces paroles : *C'est du Néant*, dit il, *que tout est sorti ; et c'est dans le Néant que tout doit retomber. Voilà l'abime ou aboutissent nos espérances.* Il a laissé cinq Preceptes. Le Premier : De ne point tuer aucune créature vivante, de quelque nature qu'elle soit [à la marge : Il à enseigné la Métempicose]. II. De ne pas prendre le bien d'autrui. III. De ne point s'abandonner à l'impureté. IV. De ne pas mentir. V. Enfin de ne point boire du vin : Ils veulent au surplus qu'on pratique plusieurs œuvres de miséricorde. Faites du bien, disent ils, et nourissés avec soin les Bonzes ; ce qui est le plus important pour eux. Batissés leur des Monasteres et des Temples, afin qu'ils vous delivrent, par leurs prieres et par leurs penitences volontaires, des peines que vos pechés méritent, etc. Ces Bonzes, au raport du P. le Comte, ne sont qu'un amas de toute la canaille de l'Empire Chinois, que la nécessité, ou la mollesse et l'oisiveté ont assemblés, afin de vivre des aûmones publiques ; pour l'aquisition desqu'elles on conte deux des impostures effroyables, dont on peut voir le récit dans les auteurs qui en ont parlé ; lesquels n'ont pas jugé a propos de dire, que nous voyons de nos yeux des choses a peu près semblables en Europe.

Le nom de Bonzes est commun aussi aux Ministres des Dieux qu'on adore au Japon. Ils font profession de vivre dans le celibat, mais ils ne le gardent pas toujourns fort exactement. Ils s'abstiennent de chair et de poissons, ils rasant la barbe et les cheveux, et ils cachent leur débauche (comme ailleurs) sous les aparences d'une vie austere. Leur plus grand profit est d'enterrer les morts ! C'est tout comme ici. Les peuples persuadés que dans l'autre vie, leurs parens peuvent avoir quelque necessité, n'épargnent rien pour le procurer le soulagement, que les Bonzes leur promettent. Ils usent encore d'un autre artifice pour s'enrichir, c'est qu'ils empruntent de l'argent aux plus simples, et ils leur en promettent le payement dans l'autre vie avec de gros interêts ; et ils disent entre eux que *le terme vaut l'argent*. Ceux qui voudroient faire un paralelle entre l'Orient et l'Occident se trouveroient courts quant à l'article de ces dettes payables en l'autre

monde. Mais d'ailleurs le Celibat mal observé, les tromperies cachées sous les dehors d'une morale rigide, les profits des enterremens, les secours envoyés aux ames separées de leurs corps fourniroient beaucoup de comparaisons. Nos Missionnaires étalent les fraudes que les Ministres des Idoles ont faites. Ils s'en moquent ; mais comme dit un ancien Satirique : *Il n'y a qu'à changer le nom, et la chose s'applique fort bien a vous-mêmes.*

[À la marge : Religion du Japon] Les Japonois adorent l'Idole Xa-ca, que le P. le Comte et plusieurs autres appellent aussi Fò, et les Siamois Sommona-codom. Sa doctrine est semblable à celle de Fò, et il à enseigné l'éternité de l'Univers. Mais elle a été fort alterée au Japon, ou l'on y a introduit un grand nombre de choses, que d'autres nations ne croyent pas, ou qu'ils interpretent différemment.

Je ferai observer à cette occasion, ce qui arrive dans toutes les Sectes. C'est que quoiqu'elles soient fondées par le même Docteur, et qu'elles ayent le Livre même de sa Doctrine, néanmoins chacun l'interprete suivant son goût et son imagination, en ajoûtant peu a peu quelque superstition, que ceux qui sont de pareil sentiment adoptent avec facilité, et de cette manière les novations s'insinuent insensiblement dans le public. On peut voir combien de Sectes ont pris naissance parmi les Chrêtiens, sans compter celles que l'on a détruit, (heureusement disent les ministres de l'ancienne croyance,) par le fer et par le feu. L'Église Grecque et la Latine sont separées ; de cette dernière se sont aussi detachés les Luthériens et les Calvinistes, sans faire mention encore des subalternes, comme les Anabaptistes, les Herenciniens, les Caquers, les Sociniens, et plusieurs autres. Dans la Secte Mahometane c'est a peu près la même chose : Premièrement elle s'est partagée en deux, l'un sous le nom d'Hali suivie par les Perses, l'autre sous celui de Homar que les Turcs suivent et regardent comme le vrai interprete de la Loy ; de plus, selon les relations les moins suspectes, cette dernière-cy est encore divisée et contient, comme celle de Chrêtiens, plus de trente autres sectes. De manière qu'on peut croire qu'il en est de même dans celle d'Hali.

Voilà en raccourci une partie de sectes différentes des philosophes, lesquels dans la recherche de la nature du premier Principe, ont donné lieu à la Religion ; quelque uns mêmes d'entr'eux ont eû l'ambition et ont été assés fortunés, pour donner de Loix et des preceptes aux peuples, comme a fait Solon, Pitagore, et plusieurs autres.

Combien de Sectes différentes n'a t'on pas trouvé dans l'Amérique, chés les Mexiquains et les Peruviens. Qu'elle diversité de culte et de ceremonies n'y a t'il pas

eû, et n'y a t'il point encore, chés toutes les Nations qui ont quelque Religion. En combien de manieres differentes les prêtres n'ont ils pas fait acroire qu'on pouvoit adorer la Divinité et apaiser sa colere, par les offrandes et les victimes, dont ils faisoient et font encore bonne chere ; n'ont ils pas toujourns prêché, et ne prêchent-ils pas encore aujourd'hui par tout, comme le grand point qui les touche le plus, l'obligation de faire des aûmones et plusieurs autres œuvres pieuses, dont les meilleurs son celles qu'on employe à leur égard, puisqu'ils prient pour vous le Très-Haut. Si l'habilité de ces hommes a été grande, en persuadant que par ces moyens on se rendoit agreable à Dieu ; la sotisse de la plus grande partie des autres l'a été davantage, en croyant que par les prieres d'autres hommes comme eux, aussi bien que par les sacrifices et les offrandes, on pourroit se rendre la Divinité favorable, et changer ses decrets en même tems. Cependant nos Docteurs enseignent, (ainsi que plusieurs anciens philosophes l'on montré et comme la Raison le veut,) que Dieu est un Être immuable, lequel ne peut pas changer la Nature en faveur de presens par lesquels on veut en quelque manière le seduire, afin qu'il fasse pour nous ce que nous souhaitons. La superstition n'a telle pas monté a un si haut point, que non seulement les Pheniciens et plusieurs autres nations, mais même les Hebreux (ce peuple du vrai Dieu) dans leur commencement ont crû : Que dans certaines occasions on pouvoit immoler des victimes humaines, et que ce sacrifice pouvoit être agreable à la Divinité, comme on le voit par l'Exemple d'Abraham et de son fils Isaac, qui ne fût néanmoins qu'une feinte ; mais qui cependant se prouve veritable par celui que Jephté fit de sa propre fille à Dieu. Ce seul exemple suffit pour faire connoître, que cela étoit en usage chés ce peuple dans les premiers tems. Coûtume qu'ils avoient peut être empruntée des Egiptiens, lesquels sacrifioient les hommes roux a Tiphon. L'Idole de Baal étoit honorée de victimes humaines. Dans Carthage et dans toute l'Afrique, on immoloit dans les grandes calamités un homme au Dieu colere. C'est sur ces vérités que quelques Poètes, et Homere entr'autres, ont dit : Qu'on sacrifia Iphigenie, pour avoir le vent favorable ; et apaiser la colère de Diane ; laquelle étoit ainsi honorée par des sacrifices humaines chés les Scithes. C'est aussi sur ce fait que le poète et philosophe Lucrece a invectivé, comme on le peut voir, contre la superstition des prêtres et des peuples.

Mais laissons là le Culte, d'autant que je crois qu'il nous suffit d'en avoir montré ce peu en passant. Cependant je ne veux pas obmettre une circonstance qui en dépend. C'est que les hommes de differente Religion se haissent et se font la guerre comme

ennemis, croyant faire chose très agreable a Dieu de tuer, et d'exterminer tous ceux qui ne pensent pas comme eux ; les déclarant ennemis de la Divinité, lorsqu'ils ne le sont que des Prêtres d'une telle Religion, devant lesquels ils ne se prosternent pas.

Néanmoins pour revenir aux différentes Religions dont nous avons parlé, et parcourant dans notre esprit toutes celles que nous avons obmises pour abreger : Les Pirroniens anciens et modernes demandent qu'elle est celle qu'ils doivent suivre ; d'autant que parmi un si grand nombre il n'est pas facile de choisir. D'ailleurs cela n'est pas permis, car outre que les prêtres de chaque secte disent tous, que celle qu'ils prêchent est la seule bonne et véritable : ils obligent d'ailleurs les Magistrats, a punir rigoureusement quiconque abandonne la Religion où il est né, comme aussi de poursuivre severement les novateurs, aussi bien que ceux qui voudroient mettre en doute, quelqu'uns des points de la Religion qu'on suit dans une société. Mais ce qui doit paroître fort extravagant aux personnes un peu raisonnables, c'est que ceux mêmes qui observent les moins les Preceptes, d'une telle Religion, (qui est néanmoins le principal,) sont les plus Zelés pour exterminer du monde ceux qui en parleroient mal, ou qui la mettroient en doute.

Si l'on fait donc réflexion à tout ce que nous venons de dire, on pourra conjecturer : Que les premiers hommes qui ont établi les Sociétés ; étant vieux et rendus sages par l'expérience, ont considéré que l'homme vivant en société auroit suivi les simples Loix de la Nature, (la Force et la Ruse ;) aussi bien que cet Instinct qui nous porte a jouir de tous les plaisirs qui sont de nôtre goût, et a fuir autant qu'il est possible ce qui nous fait de la peine. A cette fin ils ont imposé des Loix par lesquelles, évitant toute violence parmi ceux d'une même Société, la vie et les biens fussent à l'abri, de la cupidité et la violence des autres ; et pour faire observer ces Loix, faites d'un commun accord, on a imposé des peines afflictives, soit dans la personne ou dans l'honneur. Mais parce que *les hommes*, comme dit le P. le Comte sont naturellement superstitieux, et qu'ils se *conduisent plus par la Foi que par la Raison*. C'est pour cela que les personnes qui ont établi les Loix, ont taché de faire croire : Que non seulement les choses qu'ils disoient, étoient évidemment conformes a la raison humaine ; mais qu'elles avoient été dictées par la Raison Divine du Souverain Être, lequel les avoit choisis et envoyés pour cet effet ; ou même que Dieu en personne avoit pris chair humaine pour l'amour d'eux, afin de leur enseigner la vie heureuse. Menaçant les transgresseurs d'être châtiés dans l'autre vie, par des tourmens affreux et cruels ;

comme au contraire des recompenses sans nombre dans un Paradis rempli de délices, a ceux qui auroient observé les Vertus morales et religieuses. Chaque Législateur a inventé ces Lieux de plaisirs ou de peine, suivant son imagination ou suivant la capacité et l'intelligence des peuples, auxquels il parloit. Comme l'amour propre ne nous abandonne jamais d'un instant, par ce moyen le Législateur étoit regardé ou comme un homme Divine, ou comme Dieu même commandant de cette manière aux peuples, lesquels se soumettoient facilement par la foy qu'ils avoient en lui. De manière qu'il semble qu'on peut douter, si la Religion n'est pas une invention des hommes sages et en même temps ambitieux, pour contenir non seulement les nations dans le devoir et la paix convenable à la société ; mais aussi pour dominer plus facilement sur les autres hommes, par la crainte qu'on leur inspire. Cela paroît encore par la connivence qui paroît entre les Princes et les Prêtres ; car ce derniers ayant acquis beaucoup d'autorité sur le peuple, qui les regarde comme les ministres et les favoris particuliers de la Divinité, les Souverains n'auroient pas pour eux la condescendance qu'ils ont, et ils ne permettoient point qu'ils fissent dans leurs États une espèce de corps séparé des autres sujets, s'ils n'espéroient pas que par leur exhortations, les peuples souffrissent plus facilement toutes les mauvaises traitemens, que les méchants Princes leur font souvent. Ceux-cy de leur part favorisent les Ministres de la Religion qui les servent bien sur ce point : concourant avec le peuple à les laisser jouïr paisiblement, dans une molle fenéantise, des richesses dont les hommes crédules, aussi bien que les Princes mêmes, les comblent. De façon qu'il y'a lieu de croire ou au moins de douter, si la Religion n'est pas plutôt une invention Politique, qu'une institution Divine ? Car enfin à quoi aboutit-elle, et quel est son but. Sa vraye fin est de conserver la paix dans la société, en assûrant la vie et la personne de toute insulte, comme aussi à conserver et à faire jouïr chacun des biens qu'il possède, ou qu'il acquiert par son travail. Ce sont les deux pôles sur lesquelles roulent toutes les Loix Civiles ; que la Religion soutient aussi de son côté, par la crainte que ses menaces inspirent. Le conseil d'exercer la Charité, et les autres règles de la vie civile, ne sont pas tout a fait des préceptes, mais des œuvres loüables, afin que chacun reciproquement trouve du secours, dans les besoins qu'on en peut avoir. Quant au Culte il est différent, selon les Nations et les Sectes. Son but principal est de faire ressouvenir aux hommes, non seulement qu'il y a un Dieu que chaque Secte a imaginé a sa mode ; mais qu'il est inspecteur des actions humaines, aussi bien que remunerateur du bien et du mal. C'est par ces actes d'un culte religieux, accompagnés

d'ordinaire de discours pathétiques, (les Sermons,) qu'on tâche d'imprimer dans l'esprit des peuples, la crainte de peines futures pour le mal qu'ils pouroient faire, et l'espérance de jouïr de récompenses sans nombre, s'ils se abstiennent des plaisirs et des autres choses que les Loix deffendent, quoique la nature nous porte d'ailleurs à en jouïr.

Non seulement ces considerations donnent lieu de douter, s'il y à une Religion qui vienne directement de Dieu, comme on le dit ; mais encore que ce qu'elle deffend, soit veritablement désagreables à l'Être Sûpreme. Quant à ce dernier point le doute est fort grand, d'autant que les choses deffendües sont naturelles à l'homme. C'est pourquoi il n'est pas à présumer, que le Divin auteur de la Nature se soit contrarié, en donnant à l'humanité certaines inclinations, et qu'ensuite il ait fait deffence de les suivre, comme des choses qui lui déplaisent. Car enfin qu'elle chose est plus naturelle, que d'exterminer et de tuer, celui qui nous veut faire du mal ? Quelle chose est plus naturelle que de se joindre avec une femme qui nous plait, et a qui nous plaisons ? Cette derniere action est si necessaire que sans elle la nature humaine finiroit bientôt. Cependant ces actions sont deffendües. La premiere n'est jamais permise à un particulier qu'à son corps deffendant, il n'y a que les Magistrats qui en ont la permission, pour ordonner la punition de ceux qui ont transgressé les Loix de la Societé : Elle est permise encore, quand le Prince ordonne de tuer ceux qu'il déclare ses ennemis. Pour la seconde action, elle n'est permise en Europe qu'avec certaines circonstances et ceremonies, (le Mariage,) lesquelles la rendent bonne et sainte, (disent les Prêtres,) de mauvaise qu'elle étoit auparavant. Dans d'autres païs on en use differement. Cette action toute naturelle seroit connue parmi les Européens, si la finesse des hommes, sur laquelle les Magistrats ferment les yeux, n'y aporloit du remède. Quant à la possession des biens, il est clair, que l'un n'a pas plus de droit que l'autre sur tout ce que Dieu a répandu dans le monde. Mais comme cela occasionneroit la dissension et une guerre civile entre la Societé, les Loix ont sagement ordonné, que chacun jouïsse de ce qu'il possède suivant les règles établies.

Quant à l'autre point le doute n'est pas moins grand, car parmi tant de Religions differentes, s'il étoit permis de choisir, (ce qui est deffendu,) qu'elle est celle que l'on choisiroit. Toutes se vantent de avoir un Dieu pour Législateur, ou du moins un de ses envoyés bien aimés. Les Incarnations de la Divinité sont communes à plusieurs, comme nous l'avons vû. Que les meres ayent conservé leur virginité après les couches miraculeuses ; et que ce soit par l'Esprit Divin qu'elles ayent conçu, ce n'est pas un

Exemple unique. Toutes les Religions racontent des miracles surprenans de leur Legislaturs. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est que les peuples d'une telle Religion les croient indubitables, quoique toutes les autres Sectes qui le considerent de sens-rassis et sans prévention, ne peuvent pas s'empêcher de rire, de voir qu'il y ait des hommes capables d'ajouter foi à des contes si ridicules, et pour lesquels les Séctateurs ont de la vénération [à la marge : Cette réflexion est réciproque de part et d'autre]. Tant l'homme est ami du merveilleux, quoiqu'extravagant.

À l'égard des choses invisibles, chaque philosophe ou Législateur les a enseignées, où suivant son imagination, où suivant la capacité des peuples. Les uns ont enseigné que le monde est éternel, et qu'il n'avoit jamais été crée : Que c'étoit par hazard que les parties avoient pris la forme et la figure qu'ils avoient. D'autres ont admis un Esprit (ou un Être) invisible et éternel dans la matiere même, lequel esprit a été l'agent formateur de ce grand Univers : Que les uns ont dit être fini et terminé par la veüe, ou bien au-delà de la veüe ; Et les Autres ont crû qu'il étoit infini. Quelqu'uns ont avancé que l'Univers étoit Dieu. D'autres ont distingué Dieu de la substance matérielle du monde, et ils ont voulû que cet Être incomprehensible gouvernât l'Univers, de la même maniere qu'un Roy gouverne ses sujets, ou comme un Pere gouverne sa famille, accommodant ainsi nos idées sensibles aux choses insensibles. Les autres ont dit que cet Esprit qu'on apelle Dieu étoit les seul éternel, ayant tiré par sa puissance infinie la matiere hors du néant, et crée le monde infini, ou fini. La plûpart veulent qu'avec ce Dieu il y ait d'autres Dieux, où pour mieux dire des Anges ou Esprits Subalternes, auxquels il a donné la puissance de gouverner ce monde suivant sa Volonté. Les uns font les ames immortelles, les autres disent qu'elles meurent avec le corps. Ceux qui les font immortelles veulent qu'on attende des peines ou des récompenses, de ce qu'ils appellent bonnes ou mauvais œuvres, dans un Paradis ou dans un Enfer, que chacun a imaginé à sa mode. Les uns font ces plaisirs et ces punitions eternelles. Les autres pour un tems seulement ; pretendant qu'elles reviennent ensuite animer d'autres corps, plus ou moins parfaits, suivânt qu'elles ont bien ou mal vecû dans la vie precedente. Ceux-là donnent le Paradis perpetuel ou l'Enfer éternel, aux bonnes ou mauvaises œuvres qu'on a fait en vivant une seule fois. Ceux-cy ne veulent pas qu'on jouisse de ce Paradis eternel, qu'après avoir passé vertueusement la vie dans toutes sortes d'états. En un mot si l'on fait reflexion à tant d'autres points differens de croyance, que les diverses Religions ordonnent de croire, on avoüera qu'il y a grand lieu de douter pour savoir, en

cas qu'il y ait quelque Religion qui vienne effectivement de la Divinité, qu'elle est celle qu'il faut choisir ; pourvû que la Liberté d'en faire choix soit permise.

Mais avant que de finir il est bon de voir, si par tout ce raisonnement on ne poussera pas les Pirroniens à s'expliquer, savoir : Si par les doutes qu'ils font paroître sur toutes les Religions en general, ils prétendent que toutes soient inventées par les hommes, et qu'il n'y en ait aucune dont Dieu lui-même soit l'auteur. Ils répondent à cela, que l'Être Sûpreme qui a fait la nature, n'a pas besoin qu'on vienne annoncer qu'elle est sa volonté, ny d'écrire ses Loix sur le papier ou sur le marbre. Il est l'auteur de la nature, et il sait graver ses ordres dans le cœur de ceux qu'il veut qui les suivent : Personne n'y résiste. Comme il veut que les animaux vivent, qu'ils se nourrissent, et qu'ils engendrent leur semblable ; c'est pour cela qu'il a donné à la nature animal une grande horreur pour la mort, et que chacun au contraire cherche à se conserver autant qu'il est possible. Il veut que pour vivre ils se nourrissent, et pour cela il a disposé les fibres de l'Estomac de maniere, que quand ils ont besoin de nourriture, ils sentent ce picotement qu'on appelle faim, et qu'ils sont par ce moyen excités à chercher de quoi se nourrir. Il veut qu'ils engendrent et qu'ils multiplient leur espece. Pour cet effet chacun sait, quels mouvemens et quelle irritation on ressent dans les parties nécessaires, et dans l'âge convenable à effectuer ses ordres ; comme c'est la fin de la nature que cette multiplication, aussi n'y a t'il rien puisse les empêcher. Il en est de même du reste. La seule Loy qu'il semble avoir écrit dans le cœur de l'homme, est celle de le reconnoître pour nôtre maistre, et pour le Souverain de l'Univers.

En effet quel est l'homme qui ne sente en lui-même, qu'il y a un Être invisible et superieur à lui, lequel mérite nôtre soumission et nôtre adoration ? Quel est l'homme qui ne connoisse que cet Être Souverain, étant le Principe et l'auteur de l'Univers ; qu'il ne connoisse, dis-je, que nous ne sommes rien devant lui, et que tout le bien et les plaisirs de cette vie viennent de sa grace. Les hommes qu'on appelle philosophes se sont efforcés de connoître, ce que c'est que la Divinité en elle-même ; mais elle est cachée, comme la vertu du Soleil, dans l'abîme de sa lumière. Ils nous ont représenté Dieu, suivant les foibles images de leur cerveau ; mais il n'y a point d'image qui puisse le représenter, à peine en conçoit-on quelque chose en disant, qu'il est l'Être eternel, tout puissant, infini, et la source de tout ce qui forme l'Univers ? Quel sera l'homme qui en considérant qu'il n'est qu'une très petite portion de ce vaste Univers, ne s'humilie devant ce grand auteur, qui est ce qu'on appelle Dieu ; il y a même lieu de croire que

cette humiliation est le seul culte qu'il demande. Car enfin l'offrande des fruits de la terre, ou la chair et le sang des Bœufs ou des Agneaux, ne le touchent point, puisqu'il n'en a pas besoin : Toute la Terre et l'Univers entier, aussi bien que tout ce qui existe en lui, est au Seigneur, lequel en est le maître.

Cependant pour conclusion, j'ai demandé a quelques Pirroniens, ce qu'ils prétendent en mettant en doute toutes les Religions. Veulent-ils les abolir en general, où en admettre quelqu'une ? Les plus furieux les blament toutes, d'autant, disent-ils, qu'il n'y a point de Religion, qui étant faite par les hommes n'ait des deffauts : ce qui importe le plus c'est qu'avec le tems, pour bonne qu'elle soit dans son origine, elle ne peut pas manquer de degenerer en superstition ; comme sans aller plus loin l'expérience le montre du Christianisme, dont les préceptes sont sans doute bons et salutaires [au-dessus : saints] ; et cependant on voit que tout se passe dans un certain culte superstitieux, en certaines devotions frivoles, et en d'autres bagatelles, dont la plupart ne vont pas à l'observation des preceptes.

D'autres Pirroniens plus moderés et un peu plus philosophes disent, que la Religion consiste en trois choses. La première dans un certaine *Croyance*. 2^e. Dans un certain *Culte*. 3^e. Dans l'*observation* de certains Preceptes. Quant à ce qu'il s'agit de croire : L'Être Sûpreme, (quoiqu'invisible,) à écrit dans le cœur de tous les hommes qu'il y a un Être Supérieur, éternel, intelligent, infini, immuable, de qui tout provient, et par qui tout est fait, lequel est proprement ce qu'on appelle Dieu. Cette croyance n'est pas difficile à persuader parce que Dieu même l'a gravée dans nos cœurs ; et que d'un autre côté tous les Êtres de l'Univers nous disent, qu'ils ne se sont pas faits eux-mêmes, mais qu'ils viennent de cet Être supreme et infini. Cette Doctrine est simple, et Moïse qui l'avoit tirée des philosophes Egiptiens l'avoit fait connoître aux Hebreux ; Brama aux Bracmins, et Mahomet à ses sectateurs. C'est proprement ce que les Chinois reconnoissent pour Dieu Sûpreme, sous le nom du Seigneur du Ciel, et les autres nations sous d'autres noms differens. Comme il est impossible de comprendre [au-dessus : connoître] l'intelligence [au-dessus : l'essence] Divine, il est inutile de la rechercher, parce que tout ce qu'on en pourra dire, ne sera jamais que des Imaginations douteuses, et chacun peut penser ce qu'il voudra. Mais ceux qui veulent pretendre de la connoître, ceux-là, dis-je, ne meritent pas d'autre châtiment que la honte d'être sifflés comme des impertinens. C'est assés de comprendre qu'il y a un Principe, qu'on appelle Dieu, duquel tout provient. Le reste est caché à nos foibles lumieres. Quant au Culte,

Dieu n'a pas besoin de rien. On peut, et même on doit lui marquer tous les jours un respect de soumission ; chacun chés soi, comme font les Chinois. Si l'on veut l'on peut brûler quelques parfums, ou bois odoriferant, pour marquer ce respect. Un seul Temple peu suffire dans la Ville Capitale, a l'exemple des Juifs. L'on peut à quelque heure que l'on veut, déterminer ce culte. Il n'est pas besoin de prier Dieu de changer nôtre sort, car l'auteur de la nature est immuable ; et chacun sera tel qu'il est, par une suite nécessaire de l'ordre naturel. C'est une imposture des Ministres de la Religion de dire, que par raport a leurs prières il nous rendra heureux, car si l'on change d'état c'est par le même ordre de Nature.

Quant aux Préceptes qu'on doit observer dans chaque société, Dieu même a donné à l'homme l'esprit de les établir par l'usage, où de les rédiger en écrit, afin que chacun sache ce qu'on doit faire ou éviter, et afin aussi que les Magistrats sachent les peines qu'on doit ordonner contre les coupables, et les recompenses dûes au mérite.

La diversité des usages et des Loix qu'on pratique chés les différentes nations, fait bien voir que la différence des climats faisant naître les hommes avec des inclinations diverses ; cette différence, dis-je, fait voir que l'auteur de la Nature a écrit dans le cœur de la multitude, d'établir les Loix qui conviennent le mieux aux Sociétés des différentes nations. Quant aux désordres qui arrivent dans toutes les Sociétés, ce qu'on en peut croire, disent les Pirroniens moderés, c'est que puisque le monde est tel qu'il est, cela marque évidemment que Dieu qui la fait, veut que les choses soient telles qu'elles sont, et que tout ce qui arrive, il veut bien qu'il soit ainsi : car c'est une invention ridicule de dire que l'homme la gâté et bouleversé en mangeant la Pomme. Il la fait tel qu'il est, et l'homme seroit bien fort s'il pouvoit aller contre la puissance infinie. Il veut que l'on tûe, que l'on vole, et que l'on fasse tout ce qu'on fait ; mais il veut aussi que les hommes se forment des Loix et des regles de vivre, et que les Magistrats fassent pendre ou roüer ceux qui troublent la Société. Il est malheureux d'avoir un mauvais temperament et de pareilles inclinations, lesqu'elles ne peuvent pas être arrêtées par la crainte de châtimens : comme c'est un malheur pour la vipere et pour le crapeau d'être tels qu'ils sont, en ce que tous les hommes courent dessus pour les exterminer, mais il n'est de nulle conséquence au monde, que la vipère, le crapeau, ou l'homme méchant soient écrasés, et c'est un très grand bien pour la Société. De même Dieu n'a pas besoin d'avocats qui l'excusent sur ce qui arrive. Il veut les guerres, comme il veut la peste. Il veut que des nations étrangères innoindent, et qu'elles occupent les terres et les Empires

que d'autres peuples possédoient auparavant. Il veut les tremblemens de terre, les inondations, comme aussi que les animaux voraces et les plus forts devorent les plus foibles et les plus doux ; et enfin toutes les autres actions, parce qu'elles sont toutes indifférentes devant lui, et qu'elles sont dans l'ordre qu'il a établi. De même qu'il a établi, comme une chose qui lui est indifférente, que tous les hommes meurent, ainsi que les autres vivans, sans s'apercevoir qu'ils sont mortels, et sans connoître qu'ils ne sont que des peaux pleines de vent et de miseres ; parce que cette connoissance les rendroit encore plus misérables qu'ils ne sont.

Voilà à peu près les discours de quelques Pirroniens qui parlent avec modération et qui peuvent passer pour les plus sages. Car ceux-cy, contre l'ordinaire des autres, ne mettent pas en doute, qu'il n'y ait un Premier principe Eternel, intelligent, simple, et immuable. Ils veulent donc qu'on reconnoisse ce seul Être, (sans examiner son essence qui est inconcevable,) pour Dieu et pour nôtre Souverain, lequel n'est pas si méchant, disent-ils, que les Prêtres et les autres qui subsistent par la Religion le peignent. Certainement il seroit bien cruel, si après avoir tant souffert dans le monde, il nous précipitoit encore dans des abîmes de peines, plus terrible que la mort éternelle.

Mais avant de finir je veux rapporter un passage du très savant Montagne, lequel parle de la maniere suivante des opinions des Philosophes, et des Religions qu'ils ont fondées. Ce qu'il dit merite qu'on fasse beaucoup d'attention, et qu'on pèse avec exactitude ses paroles, lesqu'elles contiennent le præcis de la plûpart des choses que je viens de dire.

[Montag. L. 2, pag. ? et suiv.] « Je ne me persuade pas aisement, (dit-il,) que Pitagoras, Platon, Epicure, et les autres philosophes, nous ayent donné pour argent comptant leurs Nombres, leurs Idées, et leurs Atomes. Ils étoient trop sages pour établir leurs articles de foy des choses si débatables. Mais dans cette obscurité et ignorance du monde, chacun de ces grands personnages s'est travaillé d'aporter une telle qu'elle image de lumiere, et ils on promené leur ame à des inventions qui eussent au moins une plaisante et subtile aparence, pourvû que toute fausse elle pût se maintenir contre les oppositions contraires. *Unicuique ista pro ingenio finguntur, non ex Scientia Vi.* Sénèq. on Cicer. Un ancien à qui on reprochoit qu'il faisoit profession de la philosophie, de laqu'elle en son jugement il ne tenoit pas lui-même grand compte, répondit ; Que cela étoit véritablement philosopher. Ils ont voulû considérer tout, balancer tout : Et ils ont trouvé cette occupation propre a la naturelle curiosité qui est en nous. Aucunes choses ils les

ont écrites pour le besoin de la Société publique, comme leurs Religions : Et à été raisonnable pour cette considération, qu'ils n'ayent voulu éplucher au vif les communs opinions, au fin de n'engendrer de trouble dans leur païs. Platon traite ce mistere d'un jeu assés découvert, car où il parle selon soi il ne prescrit rien à certes. Quand il fait le Législateur, il emprunte un stile régentant (de Régent) et assûrant, et si y mêle hardiment les plus fantastiques de ses inventions : autant utiles à persuader à la commune ; que ridicules à persuader à soy-même : Sachant combien nous sommes propres à recevoir toutes sortes d'impressions, et surtout les plus farouches et énormes... Et il dit tout detroussement en sa Republique, que pour le profit des hommes il est souvent besoin de les piper.

Il est aisé a distinguer quelqu'uns d'eux (des philosophes) avoir plus cherché la *verité*, quelques au[tres] l'*utilité*, par ou ceux-cy ont gagné crédit. C'est la misere de nôtre condition, que souvent ce qui se présente à nôtre imagination pour le plus vrai, ne l'est pas pour le plus utile à nôtre vie. Les plus hardies Sectes Epicuriennes, Pirronnienes, Nouvelle Academique, encore sont elles contraintes de se plier à la Loy civile, au bout de compte. Il y a d'autres sujets qu'ils ont belutés, qui à gauche qui à dextre, chacun se travaillant a y donner quelque visage, à tort ou à droit. Car n'ayant trouvé rien de si caché dont ils n'ayent voulu parler, il leur est souvent force de forger des conjectures foibles et folles, non qu'ils le prissent eux-mêmes pour fondement, ni pour établir quelque vérité, mais pour l'exercice de leur étude : *Non tam id sensisse quod dicerent, quam exercere ingenia materiae difficultate videntur voluisse*. Seneq. Et si on ne le prenoit ainsi, comment couvririons nous une si grande inconstance, variété et vanité d'opinions, que nous voyons avoir été produites para ces ames excellentes et admirables. Car, par Exemple, qu'est-ce qu'il y a de plus vain, que de vouloir deviner Dieu par nos analogies et conjectures, le régler, et le monde à nôtre mode et suivant nos Loix ! Et nous servir pour connoître la Divinité de ce petit échantillon de suffisance qu'il lui a plû départir à nôtre naturelle condition. Et parce que nous ne pouvons étendre nôtre veüe jusqu'à son glorieux siège, l'avoir ramêné ça-bas à notre corruption et à nos miseres. De toutes les opinions humaines et anciennes touchant la Religion, celle-là me semble avoir eû plus de vrai-semblance et plus d'excuse, qui reconnoissoit Dieu comme une puissance incomprehensible, origine et conservatrice de toutes choses, toute bonté toute perfection, recevant et prenant en bon part l'honneur et la reverence que les

humains lui rendoient, sous quelque visage, sous quelque nom, et sous quelque maniere que ce fût. »